

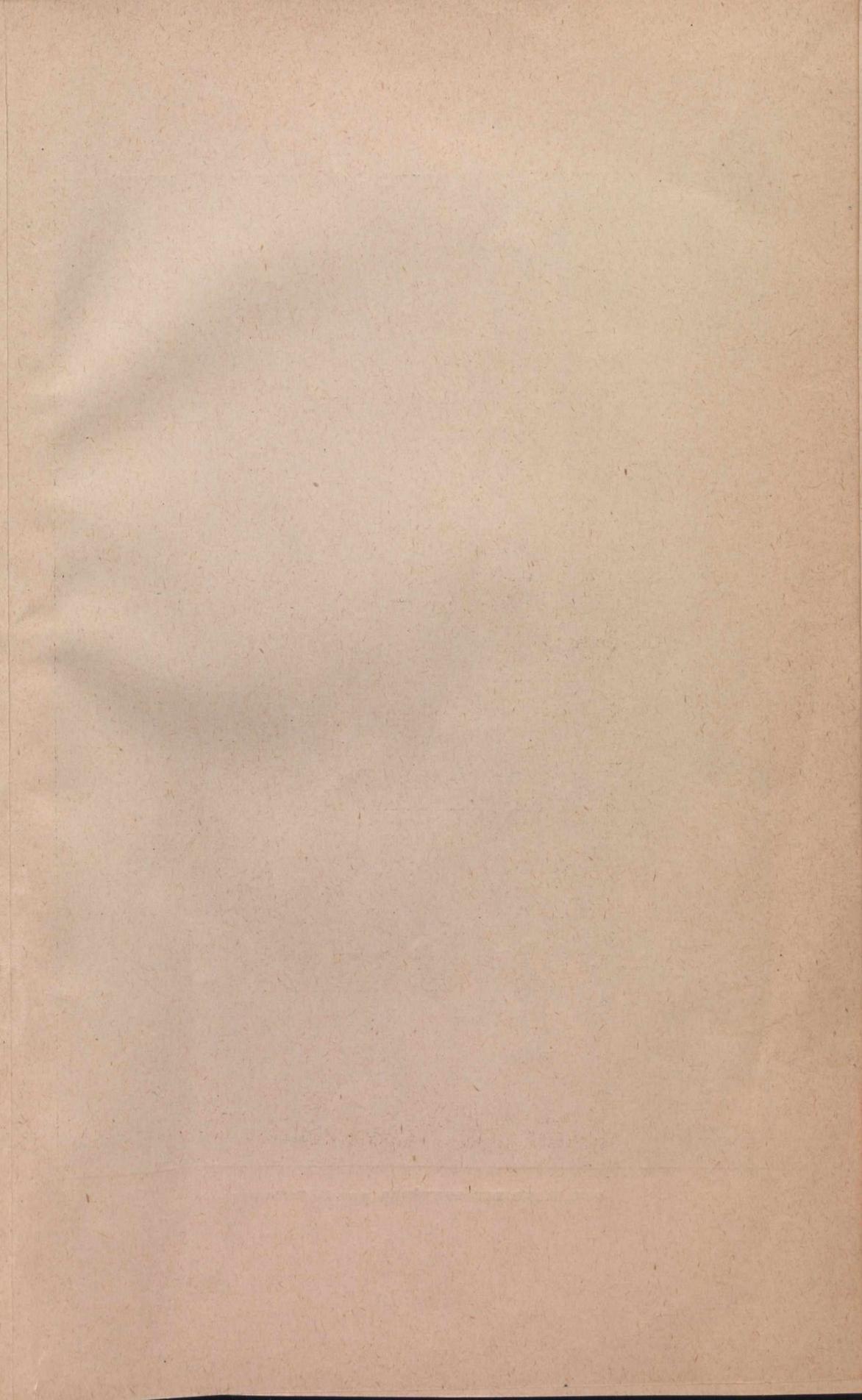
LA
REVUE CANADIENNE
1902
SECOND VOLUME

Tome XLII de la collection.

J. Schmaier



Groupe de fruits et fleurs (Octogonal)





UNE FLEUR DES BRUYÈRES, par H. Schwezen.

LA
REVUE CANADIENNE

RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS

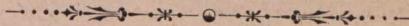
SOUS LA DIRECTION DE
M. ALPHONSE LECLAIRE.

38^e ANNÉE

1902

SECOND VOLUME

Tome XLIIe de la collection.

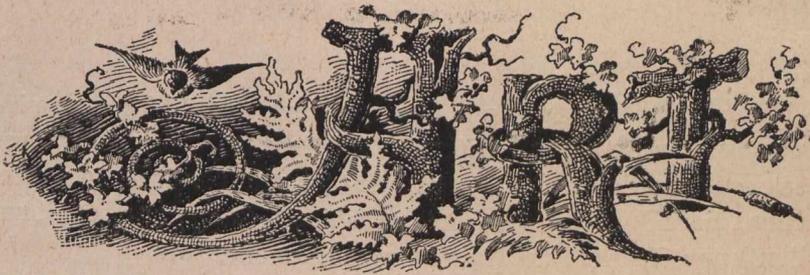


LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE
Montréal, Canada.



MONSEIGNEUR FRANÇOIS LAVAL-MONTMORENCY, né en 1622, nommé vicaire apostolique de la Nouvelle-France et évêque de Pétrée, en 1658. Il arriva à Québec, l'année suivante et fonda le séminaire de Québec, en 1663. Nommé évêque de Québec en 1674, il se retira en 1688 et mourut au séminaire de Québec en 1708. En 1891, Rome le déclara vénérable.

Gravure tirée du splendide ouvrage de l'honorable juge Routhier : Québec et Lévis à l'aurore du XXe siècle.



LES ENFANTS

NOUS sommes à une époque où l'on s'aperçoit de l'importance réelle de l'enfant, où chacun même s'ingénie à l'exagérer. La place de plus en plus grande qu'il occupe dans la famille moderne, a fini par attirer sur lui l'attention des artistes et l'enfant trône maintenant dans l'art. Aussi, il n'y a plus d'expositions de peinture qui ne renferment quelques portraits de ces petits lutins, de ces hommes en raccourci qui s'essaient au jeu de la vie. Et devant ces évocations d'âmes enfantines, la foule ne passe jamais indifférente: elle s'arrête, elle est émue.

D'où vient cette sympathie pour l'enfant dont personne ne peut se défendre? Pourquoi sa vue nous touche-t-elle si fort?

Schiller, le philosophe allemand, nous l'apprend par ces paroles d'une si profonde observation: "C'est que chez l'enfant tout est disposition et destination; chez nous tout est à l'état de chose accomplie et l'accomplissement est toujours infiniment au-dessous de la destination. Il s'ensuit que l'enfant est pour nous comme la représentation de l'Idéal, de l'Idéal tel que le comportait notre destination, l'idée de sa pure et libre force, de l'intégrité de son être."

Voilà le secret de sa souveraineté sur tous les esprits.

* * *

L'enfant cependant n'a pas toujours possédé cet empire absolu. On sait que l'antiquité s'en est peu inquiétée dans ses œuvres d'art. On le représentait parfois dans la sculpture, mais le plus souvent, ce n'était que pour célébrer l'enfance divine d'un Bacchus ou d'un Hercule.

Le moyen âge ne s'est occupé de l'enfant que pour mettre sur ses traits le reflet de la divinité de l'Enfant Jésus. C'est de cette manière que nous connaissons quelle figure avaient les petits gamins de la Toscane et de l'Ombrie; car, ce sont eux qui servaient de modèles aux peintres pour leurs tableaux mystiques.

Les premiers enfants à qui on fit les honneurs d'une toile et d'un cadre, furent les enfants des rois et les enfants des peintres; les premiers parce que rien ne coûtait trop cher pour eux, les seconds parce que cela ne coûtait rien du tout. Deux peintres excellèrent dans l'Art officiel de peindre les enfants royaux: Van Dyck, en Belgique, Vélasquez, en Espagne. Ils ont laissé des chefs-d'œuvre incomparables. Mais les petits princes qu'ils ont immortalisés, nous apparaissent tristes et solitaires parmi les somptuosités qui les entourent. Pliés aux exigences d'une étiquette tyrannique, ils cherchent ici, comme dans le monde, à se composer une tenue digne et imposante; ils sont solennels comme des figurants, graves comme des hommes d'Etat. Bien différents les enfants des peintres qui s'ébattent librement dans leur cadre ensoleillé. Tels on les voit dans les tableaux de Cornélis de Vos et de Rubens.

Murillo fut le premier, parmi ses contemporains, qui comprit que l'Art n'était pas le privilège exclusif des grands et que le monde ne finissait pas au bout des salons dorés. Et avec ce sens profond, cette divination qui est le don des puissants génies, il alla chercher sous les haillons qui recouvraient à peine l'enfant des rues, les palpita-

tions et les élans des cœurs naïfs, la manifestation franche et libre des âmes écloses au souffle de la vie, assuré que la Beauté n'avait pas besoin de blason ni de parchemins enrubannés pour être noble. Et il eut raison contre l'usage: ses petits mendiants de Séville sont beaux à force de vérité.

Le XVIIe et le XVIIIe siècle se sont souvenus de leur passion mythologique en peignant les enfants. Boucher nous les montre bien hardis et mutins, Greuze, gracieux et rieurs; mais ce ne sont que de charmants amours joufflus qui semblent plus habitués à manier des flèches d'or que de vulgaires pantins de carton. Chardin toutefois, dans ses portraits, a pénétré plus avant dans l'intimité de l'enfant et, plus d'une fois, il a su rendre toute la fraîcheur et la candeur de ses petits modèles. Mais, bientôt, sous l'influence des idées de Rousseau, les peintres tournèrent à la sensiblerie et l'enfant apparut de nouveau, mélancolique et songeur dans les beaux parcs où il ne trouvait plus à s'amuser.

Il faut venir jusqu'à nos jours pour voir les peintres s'intéresser à l'enfant-nature, sans élégance convenue, sans contrainte mondaine, mais avec un charme et une originalité indicibles. Le peintre ne le condamne plus à entrer dans un cadre tout fait, dans un décor glacial qui tue son ingénuité; non, selon le mot de M. de la Sizeranne, "c'est l'enfant qui maintenant dicte son tableau à l'artiste."

Ainsi, dans le tableau de M. Schwengen, on ne voit nul apprêt dans la composition, nulle convention dans le "milieu." Cette blonde fillette est dans le cadre naturel, réel, vivant, où elle savoure une minute de joie et de liberté. Parmi les bruyères, où elle disparaît presque, suivie de son fidèle compagnon de jeux, elle fait sa moisson de fleurs, sans souci de qui la regarde ou l'observe. Seulement, elle s'est arrêtée dans sa cueillette matinale et ses yeux, fixés sur le ciel, semblent suivre dans l'espace le vol

capricieux d'une hirondelle ou le glissement d'un nuage qui passe.

Et nous, devant sa petite rêverie, nous nous demandons où vont ses pensées et ses désirs? Car l'enfant moderne est devenu un petit philosophe qui pense et raisonne. Comment en pourrait-il être autrement? Ne reçoit-il pas, à chaque instant, le contre-coup de toutes nos préoccupations et de toutes nos misères morales? Ce choc agit fortement sur sa sensibilité et devant un problème qui nous inspire tant de craintes, il essaie de comprendre ce qu'est la vie. De ses courtes réflexions quelque chose reste au fond de son cœur: de l'étonnement et de la tristesse.

C'est la logique de leurs raisonnements sur les hommes et sur les choses que nous cherchons à découvrir sur ces figures mobiles, lorsqu'aux clartés de la joie succèdent les ombres — oh! combien légères encore — de leur "gravité" et c'est aussi ce que les artistes tentent d'arrêter d'un trait sûr et rapide, dans ces tableaux attachants qui sont comme autant de miroirs magiques où la vie laisse, en s'y reflétant, l'image ineffaçable de la Beauté.

Jean-B. Lagacé.



La Berceuse des Anges, par H. LARRENSTEIN.

LES ANGLAIS ET NOUS



N dépit du progrès qu'a fait dans les âmes le sentiment de la justice et de la probité internationale, il y a eu, à notre époque, des Etats ayant des droits sacrés à l'existence, dont l'existence a été détruite; il y en a d'autres dont l'autonomie est menacée, d'autres qui luttent avec désespoir pour la défense de leur territoire et de leur liberté. Le monde se tait et laisse faire; à peine quelques protestations platoniques et inefficaces se font-elles entendre de temps à autre. Il faut donc reconnaître qu'aucune entité ethnographique, qui n'a pour elle ni la force ni le nombre, bénéficiât-elle de conditions en apparence indestructibles de sécurité, n'est sûre de l'avenir. Nous sommes, nous Canadiens-Français, l'une des petites nationalités dont la vie peut encore sembler un problème. Il nous est permis, cependant, de caresser de longs, de vastes espoirs, car il y a plus d'un siècle, ont été affirmés solennellement sur ce continent et inscrits dans des chartes, les immortels droits d'après lesquels la liberté et la recherche du bonheur, — la recherche du bonheur à toutes les sources où la Providence et la civilisation dont nous avons hérité, l'ont localisé, sont déclarés droits inaliénables. Il nous importe seulement de voir clair et droit dans notre situation, de ne pas nous éprendre de phrases sonores et illusives; c'est en nous que réside surtout le danger, c'est en nous qu'il faut le combattre.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, d'établir une union parfaite des races dans le Dominion, de faire de notre pays un pays idéal dont les citoyens n'auraient

qu'une âme, qu'une pensée, puiseraient leurs affections aux mêmes sources, et ce que l'on pense mais qu'on ne dit pas : exprimeraient cette pensée et donneraient cours à ces affections au moyen des mêmes vocables. Ces pays-là existent dans la vieille Europe, le temps les a faits, lui seul pouvait les faire; d'ailleurs les circonstances qui ont présidé à la formation des peuples européens ne se présenteront pas en Amérique. Ce projet n'est donc qu'un rêve irréalisable, si beau puisse-t-il paraître aux idéalistes... et aux dupes.

Non, le temps n'est pas venu où les âmes auront la capacité d'embrasser tout un continent. A l'heure qu'il est, chacun se fait encore une petite patrie au sein de la grande patrie. Cette petite patrie pour nous ce sera l'est de l'Amérique, où nous pouvons espérer voir, un jour, prévaloir notre civilisation et notre langue; et cela au bénéfice de la grande patrie qui profitera des travaux divers de tous ceux de ses enfants auxquels la nature et l'hérédité auront donné des aptitudes spéciales et qui n'auront pas jeté leurs outils. Quelques oasis devront aussi se maintenir dans le Nord, l'Ouest et le Sud, où notre pensée pénétrera, où nos manières de vivre, de voir et de sentir prévaudront.

Quelle est notre situation actuelle?

J'ose dire que désormais, lorsque nous songeons à l'avenir, il importe d'inclure dans nos préoccupations tous ceux des nôtres qui habitent les Etats de la Nouvelle-Angleterre; car avant vingt ans, ils seront redevenus nos compatriotes, ou mieux, nous serons redevenus les leurs. L'annexion à la grande République nous attend à une date rapprochée, personne n'en doute plus maintenant. Je serais, moi-même, partisan du "statu quo" actuel pour de longues années encore; mais il est des fatalités inéluctables, des lois de progression irrésistibles et l'expansion américaine semble être de celles-là.

A un moment donné, nous nous trouverons en contact

avec des volontés hostiles des deux côtés de la frontière du 45e. Ici, le fanatisme anglo-saxon, là le fanatisme du clergé catholique irlandais, plus intransigeant, plus irraisonné, manquant encore plus de bases logiques.

Comment pourrons-nous nous défendre? Par la fierté de la race d'abord, par l'union et la solidarité ensuite, c'est-à-dire en nous servant des mêmes armes que nos ennemis.

Il ne serait pas mal, peut-être, de faire à ce sujet un peu de psychologie comparée.

La grande force de l'Anglo-Saxon à travers le monde, c'est sa fierté native, son exclusivisme intransigeant, irréductible. L'amour-propre national est de date plus ancienne en Angleterre qu'en aucun autre pays; la situation géographique et l'histoire nous expliquent ce fait. D'abord, le sentiment de solidarité et d'union prend plus facilement naissance et se consolide plus tôt dans un pays insulaire que dans un pays continental. En second lieu, ainsi que l'explique M. E. Boutmy, dans son excellent ouvrage "Développement de la société et de la constitution politique en Angleterre", les tentatives d'établissement d'une royauté absolue chez les Anglo-Saxons ont eu lieu à une époque où les mœurs n'étaient pas encore adoucies, où l'on n'avait pas le respect des formes et elles se sont heurtées à la rude écorce d'un peuple très épris d'une indépendance relative. "Ailleurs, dit cet auteur, lorsque la royauté devient absolue, c'est à une époque où l'art de voiler l'arbitraire, de le corriger par des formes, de le justifier par la bonne gestion, de nombreux services d'Etat, s'est perfectionné dans les mains des gouvernants, tandis que les occupations paisibles devenues plus générales, ont adouci les mœurs et que des intérêts plus stables conseillent la patience. Aucun de ces tempéraments n'existe dans la société anglaise sous les rois normands et angevins, la guerre est alors l'unique service d'Etat..."

“ Il n’y a ni excuse, ni compensations à l’atroce oppression exercée par la couronne et cependant les hommes qu’elle atteint ont les caractères entiers et les passions sans frein d’une époque primitive. Il n’a pas moins fallu pour susciter l’énergique résistance qui a fondé les institutions politiques de l’Angleterre. C’est cet abus d’un trop grand pouvoir, combiné avec l’extrême violence des mœurs du temps, qui a déterminé, au XIIIe siècle, la crise d’où est sortie la grande charte ”. Dès cette époque, toutes les classes se sont rencontrées, se sont prêté un appui mutuel; les efforts qu’elles ont faits en commun ont été couronnés par une victoire mémorable et consacrés dans un acte où les grands ont stipulé en faveur des humbles et des petits.

Il y aurait beaucoup à dire sur les autres raisons qui ont contribué à développer l’état dont je parle, mais je n’insisterai pas.

Jamais un Anglais n’a pris du service à l’étranger et surtout n’a lutté contre sa propre patrie, comme cela s’est vu si souvent jusqu’au siècle dernier, sur le continent européen.

Un fait qui a eu une bien plus grande importance qu’on ne le suppose, c’est que les Puritains qui ont quitté la Hollande en 1620 pour fonder les premiers établissements anglais du nord-est de l’Amérique, ont quitté leur premier refuge, parce que “ s’ils étaient restés en Hollande, ils auraient perdu après quelques générations tout intérêt dans la langue et la nationalité anglaises.” Les émigrés qui vinrent d’autres pays se joindre à eux pour établir les treize colonies qui constituèrent d’abord les Etats-Unis d’Amérique, n’avaient pas la même conception de la nationalité et c’est pourquoi la langue anglaise a prédominé et est devenue presque la langue unique dans ce pays.

Sur cette excellente qualité, qui constitue une grande force nationale, se sont greffées nécessairement des végéta-

tions; des préjugés ridicules ont poussé, et le premier de tous, le mépris de l'étranger. Le mot latin "hostis" veut dire "étranger" et "ennemi", l'Anglo-Saxon a choisi la dernière signification. "Il ne peut vivre, dit M. Hamerton (French and English, p. 150), dans cet état intermédiaire qui n'est ni l'admiration, ni le mépris; s'il ne trouve aucune raison spéciale de donner son admiration, il accable de son mépris."

Vous connaissez tous cette anecdote d'une vieille dame anglaise qui voyageait sur le Rhin, avec plusieurs personnes de sa famille et quelques autres compatriotes. Encombrants comme ils le sont toujours en voyage, les insulaires avaient choisi les meilleures places, causaient, riaient fort et faisaient preuve d'un sans-gêne parfait, tout comme s'ils eussent été les seuls passagers. Un Allemand parlant l'anglais — les Allemands instruits sont toujours polyglottes — fit dans cette langue quelques observations assez piquantes, sur la manière d'agir de ces "étrangers". La vieille dame ne trouva rien à redire aux observations, mais elle protesta contre le qualificatif d'étrangers que l'on appliquait à elle et à ses amis:

"Foreigners!", s'écria-t-elle, indignée, nous ne sommes pas des "étrangers"! Nous sommes des Anglais. C'est vous qui êtes des étrangers."

Remarquez qu'on était en Allemagne.

Un fils d'Albion ne comprend pas qu'un étranger ne désire pas être Anglais.

Un Parisien qui voulait faire plaisir à un ami d'outre-Manche, lui disait un jour: "Monsieur, si je n'étais pas Français, je voudrais être Anglais". "Et moi, reprit son interlocuteur, si je n'étais Anglais, je voudrais être Anglais."

Une observation que plusieurs d'entre vous avez dû faire c'est celle-ci: Pour un homme de race française, allemande, italienne, un nom d'un autre pays sonne bien, a une con-

sonnance plutôt aristocratique; même les noms juifs en *berg* et en *stein*; un Anglais trouve que Jones ou Smith sonne mieux que n'importe quel nom étranger.

Je vous demande pardon de citer quelques souvenirs personnels, pour vous expliquer le superbe exclusivisme de l'Anglo-Saxon. L'un des meilleurs amis que je possède au monde est un Irlandais né à Dublin et aujourd'hui établi dans le sud de la France. Nous nous étions rencontrés à Vienne, en 1889, et après avoir causé naturellement des affinités historiques qui liaient nos deux races, rappelé *Fontenoy*, nous en étions arrivés aux guerres de l'Irlande et à l'histoire de l'Angleterre. Nous ne nous entendions pas; mon ami avait appris à l'école que jamais sur aucun champ de bataille les Anglais n'avaient été battus par les Français. Il n'insista pas beaucoup cependant. "Car, dit-il, je sais que lors du règne de votre Charles VII, les Anglais étaient maîtres d'une grande partie de la France. Je sais qu'il n'est pas dans leur tempérament de rétroceder volontairement ce qu'ils ont pris. (Il avait déjà remarqué, tout enfant, la prévalence du mot prendre "take", dans le vocabulaire anglais.) Or, ils ne sont plus maîtres d'aucune parcelle de la France." J'achetai une histoire allemande de l'Europe et nous rétablîmes les faits. L'histoire en usage alors dans les écoles de Dublin, avait simplement escamoté toutes les victoires françaises.

Le même ami s'amuse souvent à recueillir des preuves de cette amusante disposition insulaire. Tout le monde a lu cette scène entre Polonius et Laërte, du *Hamlet* de Shakespeare, alors que le père donne à son fils les conseils suivants: Sois gentil avec tous, mais familier avec personne; porte des habits riches et élégants, mais rien de criard; suis en toutes ces choses l'exemple de la bonne société française qui donne le ton dans l'art du bien vivre." Ces deux derniers vers sont biffés dans plusieurs éditions des œuvres du grand poète, dont l'excellent fils de St-Pa-

trice a pu dénicher des exemplaires, et on les passe, paraît-il, dans les représentations des théâtres populaires anglais.

Il y a un bon nombre d'années de cela, j'eus l'occasion d'interroger sur ses études, un élève d'une " High School " de cette province avec qui le hasard me forçait à passer un quart d'heure — j'ai déjà mentionné le fait ailleurs — Quel est le plus grand écrivain qui a jamais vécu? lui demandai-je. — Shakespeare. — Le plus grand général? — Le duc de Wellington. — Le plus grand peintre? — Sir Joshua Reynolds. J'ajoutai en souriant: Et le plus grand musicien? Le gamin répondit sans sourciller: Sir John Sullivan.

Ce Sullivan est un compositeur juif de cinquième ordre, du nom de Salomon, qui a voulu se donner l'air d'un Irlandais. Je m'éclatai de rire, mais je ne pus m'empêcher, ensuite, de lui crier: Bravo! et je me dis: " Voilà un petit bonhomme qui sera, un jour, employé de chemin de fer, commis chez un marchand de nouveautés ou contre-maître chez quelque industriel, et qui passera dans la vie, fier de sa nationalité, des hauts faits de sa race, des génies qu'elle a produits, fidèle au culte sacré qu'il doit aux gloires du passé. Après tout, ne pouvant recevoir une éducation perfectionnée, pourquoi ne croirait-il pas que dans tous les champs de l'art, de la science, des lettres, sur toutes les grandes scènes du monde, un Anglo-Saxon a été le premier? Il n'aura jamais à discuter ces questions avec un étranger lettré, et d'ailleurs, lorsqu'il s'agit de peser la flamme du génie, il ne peut être question de poids et de balances; toute opinion est soutenable.

Les Anglais ont une sorte d'*humour* tout à fait exquis, pour exprimer leur mépris aux gens du continent, un lot de " foreigners ". Lorsqu'ils voyagent " abroad ", ils revêtent toujours leurs plus mauvais habits et souvent s'affublent de costumes grotesques; et les pauvres continentaux, quand passe une voiture de l'agence Cooke, voient

ce mépris tomber sur eux du haut de figures patibulaires à longs favoris roux, émergeant d'un complet gris à larges carreaux, sous un chapeau de lin en forme de cône, figures dont quelques-unes semblent découpées à coups de serpe dans un bifteck saignant. Il ne faut pas s'étonner si les continentaux s'amuseant.

Ils se disent entre eux que le Prince de Galles est le premier "gentleman" du monde, que la "Chambre des Communes" est la première assemblée de "gentlemen" du monde, qu'un épicier, un industriel, un marchand anglais est l'égal sinon le supérieur du plus fier aristocrate du continent.

Je ne cite qu'en passant la vieille fille anglaise, à lunettes bleues, avant-garde de la civilisation de son pays, à qui l'on devrait consacrer un volume. Armée de dents qui lui servent de défenses, avec deux pieds gauches énormes, vêtue, l'hiver, d'un chapeau de paille, de souliers jaunes, d'une robe verte, d'une ombrelle multicolore et souvent, l'été, de fourrures, on la rencontre au pied de tous les monuments, sur toutes les ruines, sur tous les pics et les sommets, d'un bout à l'autre de l'Europe. A son retour, elle publie des lettres indignées contre la civilisation matérielle qui envahit les plus beaux paysages, contre les chemins de fer qui salissent de leur fumée les coins de l'univers les plus pittoresques, appelant ces choses-là une disgrâce. Elle semble ne pas se rendre compte de ce qu'elle-même dépare sommets, ruines et monuments plus que toutes les laideurs du progrès industriel.

Bref les continentaux des masses qui ne voient de l'Angleterre que ces échantillons, trouvent les insulaires très "farce", très "rigolo", les *blaguent* et les volent quand c'est possible. Les insulaires, eux, je l'ai dit déjà, méprisent les continentaux. Et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il n'en est pas ainsi chez nous; notre climat probable-

ment ne se prête pas, comme aux bords de la Tamise, aux combinaisons faciales drôlatiques; nos Anglais sont de fort beaux hommes, un grand nombre de nos Anglaises sont délicieusement jolies. Ils ont le haut du pavé dans les affaires, les grandes entreprises, les grandes administrations; ils sont les plus riches, ont les maisons les plus cossues et les plus jolis équipages. Avec cela, ils restent bien, comme en Angleterre, exclusifs, dédaigneux et un peu trop fiers de leur race.

Pour cultiver une fierté égale à la leur, il nous faut, nous, regarder dans notre passé, regarder de l'autre côté de l'Océan, nous complaire à la pensée de toutes les créations de l'esprit français, de l'empire que notre mère patrie exerce dans le monde intellectuel; évoquer l'âme des ancêtres et ne jamais perdre de vue la mission qu'ils nous ont léguée; — car, je le répète, il nous importe de combattre à armes égales.

Par delà la frontière, l'effort à faire est beaucoup plus grand.

Chez plusieurs des nôtres, la fierté de la race s'est constamment émoussée depuis l'ère de l'émigration; car elle a subi de graves atteintes. Ceux qui traversent la ligne du 45^e ne vont pas comme autrefois, sur "le sentier de guerre" porter le fer et le feu chez les Bostonnais; ils apportent le travail du mercenaire; ils prennent place au bas de l'échelle. Ils sont "les ouvriers aux bras rudes", les prolétaires peuplant les vastes fourmilières des quartiers pauvres. Les patrons d'usines, les contre-maîtres, les propriétaires des grands magasins, les banquiers, les magistrats, tous sont d'une autre race et parlent la langue anglaise. Pour de parfaits illettrés, on comprend que la tentation à se faire transfuges a été grande. Si l'on parvenait à monter quelques degrés de l'échelle sociale, à faire de ses enfants des "gentlemen" comme ceux qui nous dominant de si haut!

On connaît l'histoire risible et si triste, hélas, des changements et traductions de noms. Noël Cadran arrive du Canada, il se rend chez le comptable d'une fabrique où il veut se placer; un compatriote, qui habite les Etats-Unis depuis quelques années déjà et sait l'anglais, l'accompagne. On lui demande son nom.

Noël Cadran.

C'est difficile à prononcer, comment l'épelez-vous?

On ne sait pas lire.

En anglais, insinue le compagnon, ça serait "Christmas Townclock".

Very well! Va pour "Christmas Townclock".

C'est ainsi que Sigefroid Godin est devenu "Sixtimes Goddam", Thibaudeau, "Smallowback", Trudeau, "Waterhole", Narcisse St-Sauveur, "Nelson Jesus Christ", Lefebvre, "Beans", Fortier, "Foster", etc., etc.

Je me hâte de dire que depuis une quinzaine d'années, fort peu de ces modifications de noms ont eu lieu, au moins dans la Nouvelle-Angleterre, car personne maintenant n'en ignore le ridicule.

Deux raisons principales ont arraché les nôtres à l'anglicisation totale. D'abord l'amour du sol natal. On traversait la frontière, avec l'intention bien arrêtée de revenir et l'on revenait, en effet, au bout de quelques années. Au point de vue matériel et pécuniaire, c'était généralement désastreux, car on dépensait dans la province de Québec les économies amassées, et il fallait reprendre le chemin de la fabrique, pour y retrouver, souvent, une situation moins avantageuse, mais le mouvement d'anglicisation avait été enrayé. La seconde raison, c'est l'énorme progrès qui s'est accompli parmi les nôtres, depuis vingt ou trente ans, depuis que l'on fonde des paroisses avec des curés de notre race, que l'on établit des écoles françaises, et qu'une émigration se recrutant dans les carrières libérales et le commerce, s'est développée sur une vaste échelle

dans presque tous les centres où la population ouvrière franco-américaine est nombreuse. Le patriotisme français de tous ces émigrés appartenant à l'élite est plus actif que le nôtre, plus en éveil, car il a sans cesse l'occasion de s'exercer, grâce surtout à l'hostilité constante du haut clergé irlandais, hostilité qui, si elle a produit déjà beaucoup de résultats néfastes, a au moins également celui de stimuler l'esprit de résistance chez un peuple combattif. Tel médecin, tel avocat, tel journaliste, je l'ai déjà dit ailleurs, qui, au pays natal, aurait fait plus ou moins machinalement son métier, administrant des drogues, pérorant sur des questions de murs mitoyens, ou écrivant des dithyrambes à la gloire des "grands hommes" de son parti, sans jamais peut-être donner une pensée à l'avenir de sa race, est devenu dans la petite ville manufacturière de la Nouvelle-Angleterre, un des apôtres de la conservation de la langue, un défenseur éloquent des droits menacés de ceux de son sang et de sa nationalité. Il y a gagné intellectuellement; son esprit, forcé de se dégager, à chaque instant, des soucis mesquins de la vie matérielle pour se livrer à l'étude de questions d'un ordre élevé, a acquis plus d'ampleur, plus d'indépendance, plus de force. En dehors du développement des connaissances et de l'expérience, qui résulte nécessairement du fait de changer de pays, de s'initier à des mœurs nouvelles, de voir des aspects nouveaux d'êtres et de choses, les circonstances font de nos compatriotes américains appartenant aux carrières libérales, au commerce et souvent à des fonctions beaucoup plus humbles, une élite dont nous avons le droit d'être fiers et dont nous pouvons attendre beaucoup.

Cependant l'humilité générale de notre expansion aux Etats-Unis, cette constatation qu'il faut faire chaque jour, que nous sommes les plus pauvres, et, avec beaucoup d'autres émigrés de races diverses, les moins instruits, ceux dont le niveau social et éducationnel est le moins élevé,

laissent fatalement leur empreinte. Aussi entendons-nous, chaque année, dans des discours patriotiques prononcés par les meilleurs des membres de l'élite dont je viens de parler, ces paroles étranges: "Je n'ai pas honte de ma race, je n'ai pas honte de parler ma langue maternelle." Est-ce donc qu'on pourrait avoir honte d'appartenir à la glorieuse race qui a produit La Fontaine, Bossuet, Molière, Hugo, Napoléon, Pasteur, Claude Bernard? Est-ce donc qu'on pourrait rougir de parler la langue qu'ont illustrée tant d'hommes de génie, qu'a policée à travers les siècles, la société la plus élégante et la plus raffinée de l'Europe, qui est encore aujourd'hui celle de la diplomatie et des chancelleries, la langue dont la connaissance constitue un brevet de distinction pour les aristocraties du monde entier et qui a été exclusivement parlée en Russie par la classe supérieure au grand complet, tant que celle-ci a eu conscience de faire partie d'un peuple encore barbare?

Il reste de plus ce dilettantisme naïf qui fait que l'on trouve intéressant et "chic" de parler une autre langue que celle que l'on a apprise sur les genoux de sa mère et de préférer des vocables étrangers, dont les victimes sont nombreuses parmi les jeunes gens des deux sexes émigrés aux Etats-Unis et n'ayant reçu qu'une instruction fort élémentaire.

Non, il faut le constater, en somme, par delà la frontière du 45e destinée à disparaître bientôt, notre fierté de race n'est plus ce qu'elle était autrefois et ce qu'elle devrait être.

Mais ici même en plein Canada français, dans la province de Québec, dont nous constituons la population pour les neuf dixièmes, des âmes de vaincus se sont façonnées depuis quelques années, des tempéraments de chiens-couchants se développent sans cesse — ces espèces n'appartiennent pas à notre élite intellectuelle, certes! mais plusieurs ont de la fortune et une certaine situation sociale.

Comment cela a-t-il été possible?

Nous les rencontrons, presque exclusivement, dans des familles ayant habité la ville depuis plusieurs générations. D'esprits simplistes, ils sont peu à peu hypnotisés par le spectacle continu de plus grandes richesses, de maisons de commerce plus importantes, d'un plus grand nombre de fabriques et d'usines appartenant à nos compatriotes de langue anglaise et il leur paraît plus élégant de parler la langue que parlent ces grands marchands et industriels. Car, pour ces pauvres hères, toute grandeur nationale consiste dans la production de la richesse. Heureusement que nos classes dirigeantes se renouvellent constamment d'éléments sains venus de la campagne, qui, eux, ont conservé le vieil orgueil d'autrefois, n'ont jamais fléchi le genou devant les gros capitaux et marchent le front haut et l'âme fière.

Il y a trois ou quatre ans, un Canadien-Français de Montréal, M. B., se trouvait à Paris, au Grand Hôtel; la très sympathique femme d'un de nos compatriotes, financier et homme politique distingué, qui logeait au même endroit, le reconnut de sa fenêtre; il se promenait de long en large dans la cour d'honneur.

— Mais c'est M. B., de Montréal, fit la dame, au gérant de la maison qui passait par hasard.

— Non, madame, répondit celui-ci, c'est un Anglais de Londres, et il prononça le nom B. à l'anglaise.

— Je vous affirme, monsieur, que c'est un pur Canadien-Français et qu'il parle notre langue très couramment et aussi correctement ou aussi incorrectement, si vous voulez, que moi.

— Tiens, tiens, il doit avoir quelque chose de dérangé là, fit l'hôte, en portant la main à son front; il nous a fallu faire venir un interprète pour traduire son anglais."

Il faut reconnaître cependant que les imbéciles du genre de ce M. B., sont rares dans notre province. Nous sommes ici au principal foyer de la nationalité française en Amé-

rique, il ne devrait pas y avoir de défections parmi nous — cela paraît même invraisemblable. Il m'est arrivé plusieurs fois, aux Etats-Unis, d'entendre des Canadiens parler l'anglais entre eux. Et lorsque je protestais. "Mais, on fait la même chose à Montréal et à Québec," me répondaient-ils; heureux de trouver cette excuse. Demandez-vous, répliquais-je, à quelle catégorie de Canadiens, comme intelligence, culture, fierté, et caractère appartiennent ces individus.

Aujourd'hui que notre langue périclite dans l'Ouest, qu'on enseigne exclusivement l'anglais à nos métis, qu'un clergé irlandais hostile fait tous ses efforts pour angliciser nos frères Acadiens, c'est une lâcheté que commettent ceux des nôtres qui, en pleine province française, agissent ainsi que je viens de le dire, c'est une lâcheté doublée d'un ridicule.

Et l'on choisit pour renoncer à ce magnifique héritage, le temps où les œuvres de notre langue sont le plus parfaites, ou notre mère patrie domine intellectuellement le monde, plus peut-être qu'elle ne l'a jamais dominé. Oh! comme je les plains, ceux qui n'éprouvent pas d'exquises jouissances à savourer les grandeurs de notre passé, qui ne se complaisent pas à voir en imagination dans l'avenir, la France d'Amérique jouant, en des circonstances bien modifiées, le rôle qu'a joué et que joue la France d'Europe, qui ne sentent pas, de temps à autre, le besoin d'agrandir leur âme et de la retremper dans la contemplation du passé et de l'avenir! L'âme du renégat est une âme vide qui ne peut se plaire que dans la haine de ce qu'elle a été ou dans de basses flatteries.

Un renégat, un anglomane fait vingt anglophobes. Devant l'homme qui renonce à sa piété ancestrale, à sa foi nationale, qui fuit la maison paternelle, l'âme du patriote tressaille de dégoût. Ce sentiment est si naturel que, me trouvant à Chicago, il y a quelques années, je me rappelle

que dans un café où des Allemands occupaient une table voisine de la mienne, je fus si outré (bien que parfaitement désintéressé, on le comprend) de les entendre parler entre eux un mauvais anglais, que je quittai immédiatement la place, avec des amis qui pensaient absolument comme moi.

On m'accusera peut-être de manquer de galanterie, mais il faut combattre le mal là où il existe; je vous avouerai que je me suis senti dix fois plus hostile aux Anglo-Saxons, après avoir entendu des jeunes filles canadiennes-françaises causer anglais entre elles sur la Terrasse, dans nos rues, ou en tramway, qu'après avoir lu vingt articles de journaux d'Ontario remplis d'injustice à notre égard, et j'ai senti dans le bout de mes bottines, les mêmes fourmillements que Cyrano sentait dans son épée en présence d'un acte de bassesse. — Ces jeunes filles-là ne sont pas nombreuses, heureusement. — Les autres qui sont l'immense majorité, d'âmes plus hautes et plus nobles, sentent que la conservation de notre langue demande encore des efforts et des luttes, et chacune d'elles veut être la dame qui encourage et qui inspire, comme au bon vieux temps de la chevalerie, les œuvres saintes et nationales.

Elles ont bien, elles aussi, un goût quelque peu prononcé pour l'exotisme, c'est de leur sexe et de leur race; mais elles partagent nos aspirations, nos espoirs, nos affections patriotiques; ce sont de délicieuses et gentilles petites Françaises, et la pensée de sympathie qu'elles donnent à tout ce que nous aimons, même dans une sphère où leur esprit ne peut se complaire aussi bien que le nôtre, est douce et consolante à leurs chevaliers.

Dieu me garde de partager certains préjugés que l'on entretient trop souvent contre la femme qui s'avance dans la vie, seule et sans compagnon! J'en connais beaucoup qui sont les meilleures, les plus charmantes, les plus dévouées, les plus accomplies de leur sexe. Mais dans notre société telle qu'elle est constituée, le mariage est encore l'Eldo-

rado rêvé, et, le bonheur espéré par toutes, c'est de se mettre un jour sous la puissance d'un "tyran". Je demande pardon à ces dames que l'anglais hypnotise, de m'intéresser à leur sort, mais je connais assez bien notre jeunesse, du moins celle des classes dirigeantes; j'ai été en contact avec un grand nombre de jeunes gens; tous ont le cœur placé au bon endroit, marchent le front haut, ont la fierté du sang et le respect du devoir envers la patrie. Peut-être plus tard l'intérêt fera-t-il faire des concessions à quelques-uns d'entre eux. Mais à l'heure qu'il est, que nos jeunes filles anglomaniaques m'en croient, jamais ils ne choisiront la compagne de leur vie dans la classe peu appréciable à laquelle elles appartiennent. Elles iront se faire *nurses* (gardes-malades) aux Etats-Unis. Si elles ont assez de fortune ou assez de séduction, ce dont je doute, car lorsqu'on manque de dignité et de fierté... pour conquérir un mari de langue anglaise, alors je n'ai plus un mot à dire.

Les renégats dans notre province, ai-je dit, sont encore clairsemés, mais, sans que nous semblions nous en rendre compte, voici que plusieurs causes vont contribuer à les créer. Je vais indiquer séparément deux de ces causes:

1° La diffusion trop grande de la langue anglaise parmi nous. Des gens bien intentionnés certes, mais qui n'ont pas suffisamment réfléchi, après avoir fait le procès de notre éducation classique, qui constitue notre plus grande force, ne l'oublions pas, s'écrient: C'est l'anglais qu'il importe avant tout d'apprendre et d'enseigner à nos enfants!

Et pourquoi cela? Cherchons en toute sincérité et sans phrases. D'abord, il y a une question de dignité, nous sommes ici chez nous: la nationalité française doit se considérer comme une grande dame et ne faire de visites que si on les lui rend. Un grand nombre de personnes de race anglaise en ce pays "se piquent" de ne pas savoir le français; si elles ne veulent pas venir à nous, n'allons pas

a elles; c'est tout simple, chacun chez soi! De même que c'est une vérité d'actualité, proclamée souvent par nos compatriotes des Etats-Unis, que le pasteur doit parler la langue de ses ouailles, de même l'industriel, le grand négociant devrait parler celle de ses clients. Dans la province de Québec, pour les neuf dixièmes, la clientèle est de race et de langue françaises, pourquoi nos jeunes gens qui se destinent au commerce doivent-ils de toute nécessité (c'est la prétention ordinaire) savoir l'anglais? Pour trouver des situations de commis? Mais, que diable! s'ils ne sont pas commis, ils se feront patrons. Les Canadiens-Français élèvent trop leurs enfants en vue de situations subordonnées.

Nos jeunes gens ont donné et donnent constamment des preuves de leurs aptitudes au commerce, de leurs excellentes qualités d'administrateurs, pourquoi, dès leur entrée dans la carrière, ne visent-ils pas de suite à une situation indépendante, dans une province où, je le répète, les neuf dixièmes de la clientèle parlent notre langue? Que les employés des chemins de fer, des tramways, de toutes les administrations publiques, parlent le français et l'anglais, à la bonne heure. Nos hommes politiques devraient l'exiger. Ce sont autant de carrières ouvertes aux Canadiens-Français, car les nôtres apprennent l'anglais avec beaucoup plus de facilité que les Anglais n'apprennent le français; il est vrai que la langue de ceux-ci est beaucoup plus facile.

Une société vient de se fonder en cette ville, "La société du bon parler français", dont j'augure le plus grand bien. On va donner droit de cité chez nous à tous les termes techniques français relatifs aux inventions industrielles, aux objets dont nous nous servons quotidiennement, on revendiquera des enseignes, des annonces, des affiches dans les deux langues. Et alors, nous entendrons à une gare de chemin de fer, en même temps que le brutal "All aboard"

le poli: En voiture, mesdames et messieurs! avec le bref "tickets" le gracieux: Votre billet, s'il vous plaît. Chez un barbier parallèlement au concis "next one", le premier de ces messieurs! Ce sera exquis pour nos oreilles peu habituées à ces termes *honnêtes*.

Mais j reviens à ma thèse. Nos avocats ont-ils besoin de savoir parfaitement les deux langues? Non, il suffit qu'ils sachent assez d'anglais pour interroger certains témoins. Tous nos magistrats connaissent le français et l'anglais.

Et nos hommes politiques qui se destinent à la Chambre des Communes? Sincèrement encore, quelle opinion a jamais été retournée par un discours, quel vote a jamais été influencé? Avec la diffusion de la presse, tous les arguments en faveur d'une proposition à l'ordre du jour, d'un projet de loi, ou à l'encontre de cette proposition et de ce projet sont énoncés devant le public, discutés, ressassés, et, au moment du vote, les opinions sont faites.

Si j'avais l'honneur d'être député à Ottawa, j'y parlerais français tout simplement; non pour la galerie ou pour des adversaires intransigeants, mais pour le public auquel mes paroles parviendraient, au moyen de la presse.

Remarquez-le bien, je ne prétends pas que l'on n'apprenne pas l'anglais. En thèse générale, c'est une supériorité que de savoir deux langues. "Mais il faut qu'on ne le sache pas trop bien." Cette parole très sage d'un vénérable prélat, aujourd'hui défunt, a été citée souvent. Voltaire disait d'un de ses amis: "Il a plus de connaissances que son intelligence ne peut en supporter." C'est le cas pour certains Canadiens-Français; l'anglais prend trop de place dans leur cerveau et relègue le français au second plan.

D'ailleurs, la langue anglaise est une langue populaire; elle s'apprend très facilement. Ainsi que je l'ai déjà écrit,

(je demande pardon de me citer) ⁽¹⁾: “ Elle possède cette énergie, cette précision, ces termes pittoresques, raccourcissants, qui plaisent au peuple.”

La langue allemande savante, compliquée, irrégulière, demande trop de patience et d'étude, la langue française affinée par de longues générations d'élégance et de haute civilisation, est devenue un art très difficile; toutes deux ont une syntaxe accidentée qui, souvent, force l'homme du peuple à chercher en dehors d'elle le mot, la tournure, l'expression qui va le plus droit au but.

L'anglais, langue démocratique, au contraire, n'a pas de patois; l'illettré s'y constitue facilement un vocabulaire suffisant pour tous les besoins de la vie et dont il se sert avec une correction relative; après quelques années d'école il écrit avec une orthographe fort passable, et, s'il lit les journaux, il peut se croire aussi savant que tous ceux qui l'entourent.

J'ai connu à l'école primaire des enfants qui n'ont jamais pu apprendre à lire et qui après un an passé aux Etats-Unis parlaient fort bien l'anglais.

Le grand mal, et j'insiste sur ce point, c'est que les parents dont j'ai parlé, font de l'anglais la langue maternelle de leurs enfants. Ne savent-ils pas l'influence que la langue maternelle qui a donné un nom à tous les premiers rêves, à toutes les premières illusions, à toutes les premières affections, exerce sur la vie d'un individu? La langue anglaise restera pour les enfants qui grandiront, la langue préférée, les livres et les journaux anglais seront leurs livres et leurs journaux favoris; or les journaux de langue anglaise, en Amérique, sont généralement hostiles à la France et à l'idée française; les livres célébreront la gloire et l'excellence de tout ce qui est britannique. En deux ans, on apprendra à écrire l'anglais correctement, l'étude du

(1) *L'Ame américaine*, vol. II, p. 41.

français est beaucoup plus compliquée, on n'écrira que dans la première de ces deux langues. J'oubliais de dire que la littérature anglaise se vend beaucoup meilleur marché que la nôtre, surtout les éditions populaires; on sera la victime des insipides "Dime novels." Et c'est ainsi que par indifférence, en vertu d'un sens pratique mal entendu, ou mieux, par bêtise, on sème de la graine de renégat.

Le second facteur dont je veux traiter procède par des moyens plus nuageux, il marche par des voies insidieuses, les paroles qu'on lui consacre, ont trait exclusivement à l'union, à la concorde, à la paix. On a mis à la mode, depuis quelques années, je le répète, l'idée de l'amalgamation des races en ce pays. La masse des naïfs parmi les nôtres, comprend concessions mutuelles, harmonie, sympathie. L'Anglais ne peut et ne veut comprendre, lui, que le mot "assimilation."

Et c'est vers l'assimilation que nous nous acheminons, sans nous en rendre compte.

On sent si bien que notre passé est une force de conservation que l'on fait des efforts pour le dénaturer, pour amoindrir l'héroïsme de nos ancêtres. On parle de légendes. Y aurait-il des légendes dans notre histoire qu'il faudrait nous y attacher et les conserver, ce sont des foyers lumineux qui du fond du passé, éclairent la route d'un jeune peuple; mais toute notre histoire est réelle et authentique, les historiens américains eux-mêmes en font foi. Défions-nous! L'Anglo-Saxon, lui, ne concédera jamais rien, jamais il ne fera un pas de notre côté; et pourquoi le ferait-il?

N'entretenons pas d'illusions! Evidemment quelques individus réellement libéraux et à idées élevées, mais qui n'ont presque rien de commun avec les masses, sourient à cet idéal d'une nation canadienne au sein de laquelle les races seraient unies comme en Suisse. Le prestige magique d'une haute personnalité politique appartenant à

notre nationalité, la séduction d'une "langue d'argent," l'influence du chef actuel du gouvernement fédéral a pu faire germer chez quelques-uns de ses fidèles les plus ardents, l'idée d'union sans fusion, sans abdication de notre part, sans absorption.

Et puis, tous ces mots-là sonnent bien dans un article politique.

D'autres clament qu'une diversité de langues empêche la diffusion d'un courant sympathique national unique, empêche une même pensée de circuler dans toutes les fibres d'une nation. Phrases que tout cela! Nous aimons le pays où nous sommes nés, où nos ancêtres dorment depuis trois siècles, c'est là le sentiment le plus naturel du monde; notre intérêt bien entendu nous force de travailler à son progrès. Je dirai même que c'est une chose saine que la différence d'idiôme qui empêche parfois l'expansion de certains courants d'ivresse, d'enthousiasme, de chauvinisme qui voilent la conscience éclairée d'un peuple. Il en est qui prétendent que l'anglais deviendra fatalement en Amérique, la langue unique, qu'elle le deviendra peut-être dans le monde entier, ne vaudrait-il pas mieux alors se préparer à cette échéance? Et les arguments ne manquent pas.

L'histoire est pleine de ces rêves d'ambition et de grandeur jamais réalisés.

En 1783, l'Académie de Berlin mettait au concours la question suivante:

"Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative? Est-il à présumer qu'elle la conserve?"

Rivarol dont le discours fut couronné par cette académie ne craignit pas de s'exprimer ainsi: "Le temps semble venu de dire le monde français comme on disait autrefois le monde romain, et la philosophie, lasse de voir les hommes divisés par les intérêts divers de la politique, se

“réjouit maintenant de les voir d’un bout de la terre à l’autre se former en république sous la domination d’une même langue.” Et plus loin: “On ne peut prévoir la fin de l’Europe et cependant la langue française doit lui survivre, les Etats se renverseront et notre langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancrés: sa littérature et sa clarté.”

Un écrivain, américain ou anglais, M. Wells, publiait tout récemment dans la *Fortnightly Review*, de Londres, sous le titre “Anticipations”, une série d’articles où il cherchait à prévoir ce qu’avec les progrès continus de la science, va devenir l’humanité. M. Wells n’écrit pas dans la veine sentimentale, il n’interroge que les faits et, d’après lui, la langue universelle sera, non l’anglais, comme plusieurs le croient, mais bien le français.

“Il est vrai, dit-il, que sur toute la terre les gens qui s’occupent de commerce et d’industrie tiennent pour indispensable d’apprendre l’anglais, et qu’ils ne se trompent point, étant donné l’état présent des rapports économiques dans le monde. Mais le commerce et l’industrie sont de plus en plus asservis à la science. Or, ce n’est pas l’anglais qu’apprennent, ni qu’ont besoin d’apprendre les gens qui s’occupent de science: c’est le français.

“D’autre part, il n’y a pas seulement, dans l’humanité, des rapports économiques. Ceux-ci ne sont même qu’une base générale pour le développement moral. Or, c’est le français, plus que n’importe quel autre idiôme que sont amenés à étudier tous les peuples pour se tenir au courant de la philosophie, de la sociologie, de la pédagogie, de l’esthétique. Et la littérature française est la seule qui soit susceptible d’être comprise par tous les peuples à la fois, quelle que soit la diversité de leurs phases d’évolution, de leurs caractères ethniques, etc.

“En Allemagne, par exemple, ou au Japon, les personnes les plus cultivées s’intéressent naturellement à la

littérature anglaise comme à toute autre, mais c'est par curiosité, par désir de compléter l'éducation. Pour elles, au contraire, l'étude de la littérature française n'est pas complémentaire, elle est fondamentale. Tacitement, tout le monde est d'accord pour considérer cette étude comme obligatoire, celle de la littérature anglaise demeurant facultative."

M. Wells estime "qu'un accord aussi universel, et qui, pour la plupart des pays, date de plusieurs siècles, est la manifestation d'un besoin général et impérieux. L'humanité a besoin de la langue française, de la pensée française, au lieu qu'elle peut très bien se passer de n'importe quel autre idiome, de n'importe quelle autre intellectualité."

D'ici à plus d'un siècle, sans doute, les langues survivront, car elles ont incarné l'âme des peuples; elles se perpétueront avec cette âme, car elles ont amassé des richesses précieuses que l'humanité ne voudra pas laisser disparaître, car le Dante, car Shakespeare et Byron, car Goëthe et Schiller, car Calderon et Lope de Vega, car La Fontaine, Molière, Victor Hugo, protesteront (je ne nomme que des poètes, puisque la prose, à la rigueur, peut se traduire), comme ont protesté dans le passé, Homère, Pindare, Virgile et Horace. Puis viendra peut-être une époque où les arts se seront mécanisés, où la poésie sera passée de mode, où les âmes communiqueront par des voies nouvelles, où le feu du ciel sera allumé ailleurs. Mais cette époque nous ne la verrons pas et ce sont là des hypothèses lointaines.

Eh! que parlons-nous de reconnaissance à la Grande-Bretagne ou de protection de son drapeau? Ne soyons pas dupes! Nos libertés constitutionnelles nous les avons conquises; nos ancêtres ont versé leur sang pour elles; d'ailleurs, quand les citoyens des deux races se sont trouvés mêlés dans nos villes, dans les Cantons de l'Est, et un peu partout, comment aurait-il été possible de faire un triage,

d'accorder aux uns le scrutin de vote et de le refuser aux autres? Et puis, les Etats-Unis ne sont pas loin. On ne songe pas assez souvent à ce fait que la République américaine nous a été d'une utilité incalculable, que son ombre sans cesse nous a abrités et qu'en somme, c'est son drapeau qui nous a protégés. Il nous est bien permis de reconnaître cependant, que l'Angleterre nous a laissés prendre plus d'immunités, plus de privilèges que nous n'en aurions jamais possédés si nous étions restés sous la protection de notre mère patrie.

N'ayons pas peur des mots, ils ne sont pas méchants, et disons-nous bien ceci: Individuellement nous pouvons sympathiser et nous sympathisons, les Anglais et nous; comme races, nous sommes des ennemis héréditaires; aucune fusion n'est possible entre nous. Ils sont intransigeants, soyons-le! Fierté contre fierté! Front altier, contre front altier! Pour les besoins politiques, nous pouvons échanger des compliments, ça se fait dans le meilleur monde, pendant qu'intérieurement on se dit: "Farceur, va!" Nous pouvons nous faire des mamours, c'est très piquant; à peu près comme deux Slaves avec une barbe de trois jours, qui se baisent sur les joues; nous n'en serons ni plus mauvais, ni meilleurs amis.

Nous publions parfois aussi des choses désagréables à l'adresse les uns des autres—tel ou tel journaliste qui a du fiel à répandre. — Les organes d'Ontario et du Manitoba font plus que leur part dans cet exercice. Ça n'est pas mauvais en soi, ça fouette le sang et ça nous commande de ne pas oublier. Une grande collectivité devrait difficilement prendre la mouche sous l'injure, mais s'en moquer au contraire. Un individu, on le comprend, se fâche et se rebiffe, mais deux millions d'individus n'ont pas les mêmes raisons: ils n'ont qu'à se consulter entre eux. On nous accuse d'être ignorants, arriérés, superstitieux, de manquer d'initiative. Ces défauts sont-ils bien les nôtres? Si

oui, eh bien, corrigeons-les! On décide que non. Alors, il ne reste plus qu'à se moquer de l'injure. Un de mes amis, excellent criminaliste de Montréal, aime à répéter ces paroles qu'il scande d'une manière exquise: "Monsieur, je suis ce que je suis. Je parle comme je parle, j'agis comme j'agis! Et après, qu'avez-vous à dire? Qu'est-ce que cela vous fait?"

Nous avons vécu et nous vivons en paix, le plus facilement du monde, les Anglais et nous. C'est facile. Il faut nécessairement montrer du tact en certaines circonstances. Jamais l'orgueil de l'Angleterre n'a été blessé plus profondément peut-être, jamais le cœur de ses fils n'a saigné autant que depuis deux ans, aux nouvelles réitérées de tant de sanglantes et humiliantes défaites, par un ennemi insignifiant en nombre, et comme résultat d'une guerre injuste. Il nous incombait d'être discrets en présence du deuil de nos compatriotes; il incombait à nos journaux de publier les nouvelles sans aucun commentaire. La France a fait des guerres de libération, des guerres d'affranchissement; elle a toujours été trop chevaleresque, certes, pour s'acharner à exterminer un ennemi héroïque et presque privé de ressources, mais elle a fait aussi, et souvent, des guerres injustes, des guerres de conquête. Oh! si la chose se renouvelait et qu'elle en fût punie, nous reconnâtrions qu'elle a eu tort, mais notre cœur saignerait cependant, et nous souffririons comme on souffre devant sa mère blessée.

Un de mes excellents amis anglais, de cette ville, très porté pour les nôtres, l'une des plus belles intelligences du Dominion et l'un des hommes les meilleurs que je connaisse, me disait au sujet de l'annexion future et fatale: "Quand cet événement se produira, soyez sur vos gardes! car il passera d'un océan à l'autre, et surtout sur les anciennes provinces anglaises, un violent courant de pan-saxonisme". J'en suis convaincu moi-même. Eh bien! il sera de bonne politique alors de nous taire, de rester cois.

Nous n'aurons pas à relever le gant, si on nous le jette. Nous avons fait nos preuves de bravoure dans le passé. Nos ancêtres ont inscrit aux fastes de l'histoire de ce continent des témoignages de valeur et d'intrépidité suffisants pour servir de sauvegarde à notre susceptibilité pendant des siècles. Et puis, la vague passera, le calme renaîtra et ainsi que je l'ai dit en commençant, les grands principes proclamés à Philadelphie il y a plus d'un siècle, que ce sont des droits inaliénables que la liberté et la recherche du bonheur, conserveront leur prestige et, comme par le passé, resteront intangibles en Amérique.

Nous pouvons bénéficier du "statu quo", en empruntant à nos compatriotes d'une autre race, certaines des qualités qui font leur succès. Apprenons d'eux à calculer, à prévoir, à ne pas faire de calculs optimistes; l'abus du crédit et l'imprévoyance ont été les grands maux dont nous avons souffert dans le passé. Ceci est moins important, mais je dirai: Imitons aussi leur maintien en public, en chemin de fer, en tramway, etc., etc., certes, la jovialité bruyante, le rire sonore, les cris joyeux, sont le rayonnement d'une riche nature, un épanouissement de la personnalité; mais il y a aussi la liberté de son voisin à respecter, et si, lui, aime mieux rester méditatif, sobre de paroles et de tenue discrète, il ne faut pas lui en enlever les moyens. Notre expansion, quand elle deviendra opportune, en aura plus de prix, notre cordialité, au demeurant, sera plus appréciable. Ainsi le veulent, du reste, l'étiquette et le code des bonnes manières. Imitons leur esprit d'entreprise, imitons aussi leur individualisme, en autant que la chose nous est possible, sans sortir de notre tempérament et de nos traditions.

A l'heure qu'il est, malgré ses efforts suprêmes, malgré ses derniers spasmes pour conserver l'empire de l'industrie et du commerce, l'Angleterre se le voit enlever par les Etats-Unis et l'Allemagne. Cela était facile à prévoir:

l'entassement trop puissant du capital devait nécessairement amener les résultats ordinaires: l'industrie individuelle a dégénéré en commandite, le chef d'usine, entreprenant et renseigné, s'est transformé en "clubman"; aux énergies qui ont créé Manchester et Birmingham, ont succédé des employés un peu mécanisés; aucune amélioration dans les méthodes, aucune science. L'Allemand, au contraire, a des écoles polytechniques admirables, il se met au fait des besoins de ses clients, il parle leur langue, il ne les traite pas de haut, mais exécute humblement et ponctuellement leurs commandes, il a avec cela l'ardeur des néophytes. L'Américain a pour base des ressources incalculables, il est entreprenant, énergique et plein d'audace. Oui, la suprématie industrielle et commerciale de la Grande-Bretagne est en passe de devenir une chose du passé. Ce n'est pas moi que le dis, c'est le corps consulaire unanime de l'Empire. Cependant, personne n'a d'inquiétudes pour l'Anglais, individuellement chacun sait qu'il saura se débrouiller et se tirer d'affaire partout, car il a toutes les qualités de l'homme pratique. Et sur ce terrain nous devrions le copier fidèlement.

Tout cependant n'est pas à admirer chez nos compatriotes anglo-saxons et il faut se défendre d'un engouement qui est déplorable lorsqu'il n'est basé que sur le succès matériel, ce qui est généralement le cas. Relativement à des choses d'une sphère plus élevée, au sujet des influences comparées des civilisations anglaise et française, j'ai cité l'année dernière, en cette même salle, l'opinion d'un grand philosophe allemand, Nietzsche, dont les rapports de sa patrie avec la France devaient sûrement garantir l'impartialité. Un journal anglais de cette ville me l'a reproché, je me contenterai cette année de citer l'un des plus grands penseurs anglais du siècle, Matthiew Arnold.

"L'Angleterre se divise en trois classes, écrivait-il, il y a quelques années, dans le *Nineteenth Century*, une haute

“ classe matérialisée, une classe moyenne vulgarisée et une
 “ basse classe brutalisée. Notre classe moyenne, ajoutet-
 il, est religieuse, elle est industrielle, elle a de l’esprit de
 “ conduite, elle est riche, elle maintient parfaitement notre
 “ crédit national. Cependant, ce qu’elle offre pour satis-
 “ faire à nos besoins actuels et faire face aux exigences de
 “ notre civilisation, c’est un type défectueux de religion,
 “ un apport mesquin d’intelligence et de savoir, un goût du
 “ Beau abâtardi et des manières communes et rudes. Or,
 “ pour faire de la vie humaine ce que les hommes com-
 “ mencent maintenant à voir qu’elle doit être, il ne faut pas
 “ seulement la puissance de l’industrie et de la conduite,
 “ mais aussi la puissance de l’intelligence et du savoir, la
 “ puissance de la beauté, la puissance de la vie sociale et
 “ des bonnes manières. Le type d’existence qui est celui
 “ de la classe moyenne en Angleterre, en est un par lequel
 “ ne peuvent être satisfaites ni les exigences de la beauté,
 “ ni les exigences de l’intelligence et du savoir, ni les exi-
 “ gences de la vie sociale et des manières.” Il ajoutait
 encore, car l’essai en question était consacré à la civilisa-
 tion américaine: “ ce que nous appelons la classe moyenne
 “ en Angleterre, c’est virtuellement, en Amérique, la na-
 “ tion tout entière.”

D’un autre Anglais, M. Massingham (*Contemporary
 Review*, n° de février 1900), je cueille les phrases suivantes:
 “ Où sont, aujourd’hui, la littérature anglaise, l’art an-
 “ glais, les inventions anglaises? Qui, dans la science, peut
 “ soutenir la place qu’avaient donnée à l’Angleterre, Dar-
 “ win et Spencer? Non, rien ne résulte plus clairement de
 “ la crise actuelle que la déféctuosité intellectuelle d’une
 “ nation forte, et de caractère énergique, mais pauvrement
 “ représentée dans tous les départements de l’activité men-
 “ tale, en un mot “ a nation of Muddlers.” On n’attend ni
 “ profondeur morale, ni foi vitale, d’une nation ainsi cons-
 “ tituée et si satisfaite de ses succès matériels qui con-

“trastent avec le manque de maîtrise dans les arts supérieurs de la vie.

“Et la cause de tout cela, continue notre auteur, c’est surtout le luxe croissant de notre époque, la manière presque automatique dont la grande “nation créancière” a réussi à entasser le capital et à faire travailler pour elle le reste du monde...” Et plus loin :

“Combien d’officiers anglais connaissent le français et l’allemand — je pourrais peut-être dire le français ou l’allemand — ou ont quelques notions sur l’histoire, le tempérament, l’organisation militaire, politique et sociale des Allemands ou des Français? Combien de membres du cabinet actuel peuvent lire un journal allemand? Je sais qu’un sous-secrétaire aux affaires étrangères, plein de promesses, ne connaissait aucune de ces deux langues et, lorsqu’il est entré en fonctions, ne pouvait adresser à un attaché d’ambassade étranger, une phrase en français passable. Les universités agissent sur notre vie publique, moins comme de vigoureux centres intellectuels que comme des écoles pour enseigner à parvenir socialement et politiquement. C’est la voix d’Oxford qui a envoyé sir Alfred Milner en Afrique. Vous en voyez les résultats.”

Donc, mettons une sourdine à notre admiration et restons fidèles à notre manière de vivre et à nos traditions. L’auteur que j’ai cité plus haut, M. Arnold, donne comme remède efficace aux déficiences dont souffre la civilisation de ses compatriotes, et celle des Américains, la fondation de bons collèges classiques. Reconnaissons que depuis quelques années il se fait chez nos jeunes gens des classes dirigeantes une éclosion intellectuelle très remarquable, que nous conquérons, dans le champ littéraire et artistique, la suprématie sur nos compatriotes de langue anglaise, que depuis trente et quarante ans, plusieurs hommes sont nés qui seront de puissants remparts à notre nationalité dans l’avenir.

Développons-nous dans le sens de nos traditions, je ne désire pas chez nous la naissance de grandes fortunes, mais autant que possible la répartition générale du bien-être (dans notre race, une famille enrichie c'est généralement une famille échouant à l'oisiveté et à l'insignifiance); avec une culture intellectuelle de plus en plus accentuée et une intelligence de la vie sociale, de la cordialité des relations mutuelles entre concitoyens de plus en plus développée. Et puis, tenons nos yeux tournés vers la France, j'entends la vraie France, non l'oligarchie qui la représente aujourd'hui aux yeux de l'étranger. Il est dans notre hérédité d'aimer à faire partie d'un grand tout, d'une entité supérieure et c'est une excellente manifestation de l'âme, car c'est un moyen de s'agrandir, de s'initier à plus de sensations, à plus d'affections. Canadien est un mot qui, certes, nous est cher et nous le sera toujours de plus en plus, mais nous n'avons pas encore accumulé sur ce vocable assez de prestige, assez de gloire; il importe de nous réclamer toujours de la pensée française, d'être fidèles à l'esprit français, aux traditions françaises, car nous sommes et nous restons du sang de France.

Mais n'oublions pas, non plus, notre passé en ce pays et ne souffrons pas qu'on le travestisse ou qu'on le dénature. "Ou il faut nier absolument, disait E. Lavisse, l'existence d'une force morale, la puissance des idées et des sentiments sur les âmes et par conséquent sur l'activité des hommes, ou bien il faut admettre que l'on ajoute à l'énergie nationale quand on donne à un peuple la conscience de sa valeur, l'orgueil de son histoire". Et ailleurs: "Il y a dans le passé une poésie dont nous avons besoin pour vivre. Il faut verser dans l'âme de l'habitant des campagnes la poésie de l'histoire."

Oui, réconfortons-nous par le souvenir, et récent et lointain, de notre passé dans les deux mondes. Et tenons notre regard levé vers la mère patrie. La France, c'est le foyer où doit s'allumer notre pensée, c'est l'école où doivent s'affiner notre courtoisie, notre politesse, nos qualités sociales. Elle est le grand argument contre ceux qui nous décrient et nous calomnient.

Edmond de Nevers.



UN SOIR PRES DE CHRISTOPHE COLOMB

SIX heures. C'est la fin d'une belle journée.
Ce n'est plus le printemps et ce n'est pas l'été,
L'horizon est de flamme et sur la mer veinée
Un frémissement court par le flot argenté;
Quelques barques, points blancs dans la nappe pro-
Et la côte, aux contours lilas, dans le lointain. [fonde,
Tout près, un fin canot mire sa voile blonde
Dans la vague moirée, aux reflets de satin.

Un homme est à la barre, il a la tête grise,
Son pourpoint est de bure et son béret déteint,
Il songe. Auprès de lui, ses cheveux à la brise,
Un enfant à l'œil noir, curieux et mutin,
Le pied nu sur le bord, à l'avant il se penche,
Trempe aux flots purs son bras dépouillé de sa manche,
Puis, vite fatigué de jouer avec l'eau,
Jase, comme au matin chanterait un oiseau.
"Grand-père, parlez-moi de ces terres nouvelles
Qui du couchant doré surgirent à vos yeux,
De ces prés d'algue immense où vos trois caravelles
Sentirent s'arrêter leur vol silencieux,
Des hommes au teint rouge et clair comme le cuivre.
Parlez; quand vous contez, je crois tout voir, et vivre
Dans ces pays de fée où vous avez vécu."

Et le vieux champion que nul n'avait vaincu,
L'amirauté Colomb, le vice-roi d'un monde,
Qui plus qu'un empereur et plus qu'un conquérant
Avait droit d'être fier et de s'appeler grand,
Regardait pénétré de tendresse profonde

L'enfant qui lui parlait avec naïveté.

Pourquoi donc cet attrait mille fois constaté,
Qui des enfants ainsi rapproche la vieillesse?
Est-ce le souvenir de sa chère jeunesse?

Est-ce qu'avec le temps elle les connaît moins?

Voudrait-elle en une âme, à frais nouveaux, revivre,

En l'entourant d'avis, d'espérance et de soins,

Ouvrant l'expérience ainsi qu'on ouvre un livre?

Sa curiosité lui paraît de l'ardeur

Et sa jeune imprudence un germe de candeur.

L'enfant, croit-on, c'est l'homme avec plus de tendresse,

Avec moins d'égoïsme et plus de loyauté.

Ah! l'homme, on le connaît tant! qu'on est dégoûté!

Mais l'enfance, elle est là, la douce charmeresse,

Qui nous semble admirer, et croire et presque aimer!

Un seul de ces espoirs pourrait bien nous charmer!

Et c'est l'illusion bienheureuse des mères.

Ah! que les vérités pour elles sont amères!

Savourez bien longtemps, savourez vos chimères,

Femmes, ne scrutez pas le cœur de votre enfant,

Vous y verriez trop clair, l'homme est déjà vivant.

Le vieux Colomb sourit sous sa moustache grise:

“Que veux-tu donc, enfant chéri, que je te dise?

—“Ce que vous avez vu, grand-père de plus beau.”

—“Enfant, je suis bien vieux, et bien près du tombeau,

J'ai parcouru la terre et je connais la vie,

Rien ne peut désormais exciter mon envie.

J'aime encor mon pays, mes enfants et la mer,

Mais la vague est perfide, et pourtant plus amer

Est le flot inconstant de la nature humaine,

Et l'admiration s'y mêle à trop de peine.

“Je voudrais te parler, enfant, pour l'avenir,

De ce que je te dirai garde le souvenir,

Car maintenant, Iago, tu ne peux me comprendre,

Que Dieu t'ouvre le cœur pour te le faire entendre.”

Et le vieillard lui fit d'un ton mystérieux
 Une croix sur le cœur et sur l'oreille et comme
 L'enfant le regardait: "quand tu seras un homme
 Tu te rappelleras qu'un jour étant sur l'eau,
 Ton grand-père t'a dit que rien n'était plus beau
 Que le bon Dieu parlant au cœur de l'innocence."

L'enfant ouvrit les yeux tout grands et dit: "je pense
 Que je comprends." Tous deux gardèrent le silence
 En méditant ces mots, chacun dans son esprit.

Une minute après pourtant l'enfant reprit:
 "Je voudrais bien encor vous demander, grand-père,
 Quel fut votre moment le plus doux sur la terre."
 —"Enfant, lui dit alors doucement le vieillard,
 Cela tu ne pourras le comprendre que tard:
 Le moment le plus doux de ma longue existence,
 C'est l'heure où le bon Dieu parlait à ma souffrance."

L'enfant ne comprit pas, il regardait dans l'air,
 Distract, ses doigts menus frôlaient encor la mer.

Ils se turent encor pendant longtemps. La brise
 Fraîchit, et le canot courait sur la mer grise,
 Et son avant fendait la houle sans effort:

"Grand-père, qu'est-il donc au monde de plus fort?"

—"Enfant, lui dit Colomb, après un court silence,
 C'est le bon Dieu parlant au cœur dans l'espérance."

L'abbé Joseph Merlent.



LES HURONS DE LORETTE

Par l'abbé LINDSAY

Le *Globe*, de Toronto (19 avril dernier), a publié sous ce titre une critique fort élogieuse d'un travail qui a paru d'abord dans la REVUE CANADIENNE, et ensuite, en volume séparé.

L'auteur de cette notice est un érudit. Il a fait du livre de l'abbé Lindsay une étude judicieuse et approfondie. On admirera, sans doute, le respect avec lequel il parle de croyances qui ne sont pas entièrement les siennes, ainsi que ses vues éclairées sur la pureté de la langue française telle que conservée dans la province de Québec.

Les lecteurs de la Revue nous sauront gré de leur donner une traduction de cette intéressante notice.

L'abbé Lindsay, par ce qu'il intitule modestement une " Etude historique ", a fourni à l'histoire de notre pays une contribution précieuse. L'abbé a qualité pour pareille œuvre. La famille de son père est bien connue à Québec. Son arrière-grand-père, son grand-père et son père occupèrent successivement la charge de Greffier de l'Assemblée législative, d'abord du Bas-Canada, puis de la province du Canada, et finalement, du *Dominion*; sa mère était Canadienne-Française et par elle, ainsi que par des alliances antérieures, l'abbé compte dans sa parenté plusieurs familles canadiennes-françaises de distinction. Il est conséquemment bien en état de comprendre et d'apprécier les sentiments des Canadiens d'origine anglaise comme de ceux d'origine française.

Pour ce qui concerne Lorette, l'abbé peut parler avec connaissance de cause. Dans son introduction il rappelle au lecteur que dans ce village il coula d'heureuses années.

Ayant passé presque toute sa vie à Québec, dont Lorette n'est éloignée que de neuf milles, nous le trouvons plus ou moins en rapport avec les intéressants habitants de ce Tivoli canadien. En 1878, par exemple, le vénérable curé à la mémoire duquel l'abbé a dédié son livre, messire François Boucher, célébrait son jubilé de prêtrise. A cette occasion l'abbé servit comme sous-diacre à la messe célébrée à l'église paroissiale en honneur de la fête. Pour avoir pu écrire ce livre aussi bien il fallait posséder les aptitudes et les connaissances spéciales de l'auteur.

Quant au livre lui-même, il fournit une preuve de plus que la patrie actuelle du français classique est le Bas-Canada. Des esprits ignorants reprochent parfois aux Canadiens-Français d'être restés stationnaires depuis la conquête, de n'avoir pas changé, et de n'avoir pas progressé. Pour juger de la vérité ou de la fausseté de cette accusation, il suffit de se rappeler la nationalité du premier ministre actuel du Canada. Mais il y a une chose qu'ils n'ont pas perdue, une chose qui n'a pas changé: c'est leur aptitude à écrire le français avec une pureté de style qui rappelle au lecteur Fénelon ou Bossuet.

L'endroit finalement choisi comme asile pour les Hurons persécutés jouit d'une beauté de paysage qui peut servir de thème à l'inspiration du poète et au pinceau de l'artiste.

(Suit la traduction d'une description citée par l'abbé):

“ Le coup d'œil est magnifique, dit un pèlerin (le P. Beaudet); de chaque côté, à perte de vue, ondulent les vertes Laurentides; et là-bas, sur l'autre versant de la vallée du Saint-Charles, où dorment tant de souvenirs, apparaît un nid de pierre: c'est Québec. Le soir, le spectacle devient féérique. Le soleil traîne sur les murailles grises ses

leurs mourantes et teint de pourpre les coupoles et les flèches. Les derniers rayons se noient dans les flots du port. Alors tout revêt un ton uniforme; les lignes, les couleurs s'effacent. Puis, tandis que la nuit descend sur les choses et les enveloppe, la ville au loin s'illumine. C'est merveille de voir, dans l'ombre, s'allumer ses mille feux. Partout, sur le vieux promontoire, naissent des clartés presque blanches qui vont rejoindre au bas de l'horizon les premières étoiles."

Souvent l'auteur de cette notice a contemplé ce glorieux tableau. En relisant les lignes qu'il vient de transcrire, comme la nostalgie lui revient et combien amère surgit dans son âme un sentiment d'aversion pour ceux qui plaident pour la reddition d'un tel pays ou qui voudraient souiller d'un conflit sanglant des lieux si paisibles!

Les débris de la nation huronne établis à Lorette, d'après le recensement de 1891, comptaient 448 âmes. En 1845, il y avait 191 personnes ayant droit, comme sauvages, à recevoir les "présents du roi." Les 448 occupants actuels de Lorette sont tout ce qui reste, près Québec, d'une race puissante, qui jadis couvrait toute la vaste péninsule située entre la baie Georgienne, la rivière Nottawasaga, le lac Simcoe et la Severn. C'est là que les trouvèrent les premiers missionnaires jésuites, en 1626. A la page 69 de son livre, l'abbé Lindsay donne la liste complète des missionnaires, Récollets et Jésuites, qui travaillèrent chez les Hurons, dans le pays de leur origine. Ce tableau d'honneur compte trente noms.

Le premier, par ordre de date, est le P. Joseph Le Caron, récollet, qui fut missionnaire chez les Hurons, en 1615-1616, puis en 1623-24. Ces chiffres nous donnent une histoire de près de trois siècles. Des trente missionnaires, huit furent mis à mort. Le P. Viel (Récollet) et les Pères Jésuites Brébeuf, Daniel, Garnier, Jogues, Ménard, Chabanel, Lale-

mant. Le P. Garreau, jésuite, mourut de ses blessures. Le P. Anne de Noue, jésuite, fut gelé à mort.

L'abbé Lindsay nous donne une revue fidèle de la vie de ces missionnaires. Quelle que puisse être notre opinion concernant leurs croyances religieuses, que nous soyons d'accord ou non là-dessus avec eux, il est impossible de nous défendre de leur payer le tribut de notre respect et de notre vénération. Ils étaient tous des hommes de bonne condition, des hommes d'éducation, qui dans leur pays natal eussent occupé des rangs élevés : et ils quittèrent tout. Pourquoi ? Pour suivre Celui dont ils portaient la croix, et pour essayer de sauver les âmes de sauvages trop incultes et trop ignorants pour apprécier les sacrifices qu'on s'imposait dans leur intérêt. A cette époque de l'histoire du monde, l'ennemi à combattre n'est pas le farouche sauvage des bois, mais le Gallio indifférent de la place publique, du tribunal, ou de la bourse. Si ces généreux missionnaires avaient jamais douté de l'excellence de leur but, leur position eût été insupportable. Ils étaient soutenus par une foi inébranlable, et qui oserait dire qu'ils ont eu tort ? C'est quelque chose que de mourir pour un principe.

En règle générale, la carrière de ces missionnaires fut courte ; il y eut pourtant une exception. Le P. Chaumonot fut le guide spirituel de ses ouailles durant près de cinquante ans.

“ Il est avec eux, dit l'abbé Lindsay, aux jours de leur puissance et de leur orgueil ; avec les futurs martyrs, ses compagnons, il est sur le point de devenir la victime de leur fureur ignorante. Il est encore avec eux, les accompagnant et les fortifiant à l'heure de la dispersion et de l'humiliation.”

En 1650, trois cents Hurons chrétiens quittèrent leur pays d'origine et se dirigèrent sur Montréal par la route de la rivière Française et de l'Outaouais. Mais là même, ils sont trop à la merci des Iroquois, et le 28 juillet 1650, ils

sont à Québec. On leur permit d'abord de séjourner auprès de la petite ville française, mais les frais de leur subsistance étant trop onéreux pour les minces ressources, on dut, le printemps suivant, les transporter à l'île d'Orléans. Là encore la fureur de leurs implacables ennemis les poursuivit et l'île fut abandonnée. La nation fut alors morcelée; quelques-uns se fusionnèrent avec les vainqueurs, les autres retournèrent à Québec. En 1668, ceux-ci fondèrent une mission à la côte Saint-Michel, près de Québec, d'où, en 1673, ils se transportèrent à l'Ancienne-Lorette. Finalement, en 1697, ils émigrèrent de là à la Jeune-Lorette, où résident encore leurs descendants. Voilà plus de deux siècles qu'ils occupent leur demeure actuelle. Le Canada a donc, après tout, sa petite histoire.

L'espace nous manque pour suivre l'abbé Lindsay dans sa relation des travaux des missionnaires qui se sont succédé durant les 18^e et 19^e siècles. Nous aimerions à reproduire les descriptions qu'il donne des antiques images encore vénérées par les Hurons. Leur église fut brûlée en 1862, mais presque tous les ornements et le mobilier furent sauvés. Elle fut reconstruite et se dresse aujourd'hui comme un monument de la foi pieuse du dix-septième siècle.

Un des traits les plus intéressants du livre de l'abbé Lindsay est sa relation des us et coutumes traditionnels des Hurons, sa description de leur langue et de leur musique. La langue huronne est morte. Les sauvages de Lorette parlent habituellement le français. L'abbé dit: "Il n'existe pas de grammaire proprement dite, car on ne saurait regarder comme telle quelques vocabulaires incomplets et des listes de mots-racines." La grammaire huronne du P. Garnier, et "Les principes de la langue huronne" du P. Lalemant ont disparu: perte regrettable. Il y a quatre vocabulaires connus, et ils sont tous français-hurons. Ce qu'il faudrait, évidemment, pour permettre l'étude de la langue, ce sont les paradigmes et les déclinaisons, — lesquels n'existent pas.

“ Mais il en reste apparemment assez pour prouver que la langue huronne-iroquoise fut celle des premiers maîtres du Canad, dont le domaine comprenait le bassin nord du grand fleuve, d'où vinrent jadis les Iroquois des Cinq Cantons, branche de la même famille, destinés à devenir un jour les oppresseurs et exterminateurs de leur mère commune.”

L'abbé nous fournit de curieux détails concernant les industries des Hurons. La fabrication des raquettes et des mocassins est encore en usage chez eux. Les peaux de l'élan et du caribou étaient jadis les seules employées pour les mocassins de première qualité. La disparition graduelle de ces fauves a forcé le sauvage à chercher ailleurs ses matériaux. Il devint nécessaire d'importer les peaux des *gnus* et des *hartebeests* du Sud-Africain, de sorte que, comme le remarque l'abbé, les chasseurs Boërs ont tué ces animaux pour fournir la chaussure des hommes de l'Amérique du Nord, qui les chassent eux-mêmes.

Nous n'avons pas accordé à contre-cœur l'espace destiné à la notice de ce livre remarquable. Il est écrit dans une langue relativement ignorée dans Ontario et l'Ouest. Mais c'est une véritable acquisition pour l'histoire. Nous espérons qu'on en fera une traduction pour l'avantage des Canadiens de langue anglaise. Nous, de la province d'Ontario, connaissons trop peu les sentiments de nos compatriotes de la province de Québec. Un livre comme celui de l'abbé Lindsay nous fait comprendre notre affinité. Il nous fait sentir que leurs triomphes sont nos triomphes, que leurs douleurs sont les nôtres, et que, bien que différents par la langue et la foi religieuse, nous sommes les enfants du même Dieu et les sujets du même roi.

En constatant la garde fidèle dont ces pieux missionnaires entouraient leurs néophytes, leur sollicitude pour les préserver de la contamination de “ l'eau-de-feu ” des blancs, leur joie innocente, quand quelques-uns de leurs

convertis donnaient des marques spéciales de l'action de la grâce, nous pouvons répéter avec Shakespeare: " Il y a des larmes pour son amour, de la joie pour sa prospérité, et de l'honneur pour sa vaillance " (1).

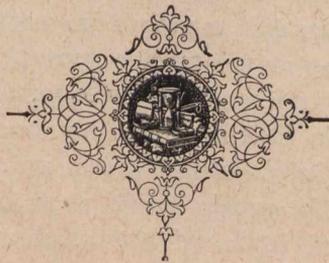
L'exécution typographique du livre est excellente, et il est embelli de très bonnes gravures et de fac-similés de documents originaux. Revêtu de l'imprimatur de l'autorité ecclésiastique, il peut être reçu avec confiance par les fidèles et ceux d'autres croyances trouveront dans ses pages ample sujet d'instruction.

NOTRE-DAME DE LORETTE EN LA NOUVELLE-FRANCE.

Etude historique et ethnographique, par l'abbé Lionel-Saint-George Lindsay, Ph. D., S. T. D. — Franco par la poste: Canada.... .. 1 08
Etats-Unis et Union postale.... .. 1 15

En vente chez l'Auteur, à l'archevêché, Québec.

(1) There is tears for his love, joy for his fortune and honor for his valor



DIEU ET L'ÂME

En Canada comme aux Etats-Unis il est beaucoup d'âmes laïques ou sacerdotales qui ne voudraient pas pour tout au monde signer de leur nom propre une pièce de poésie ou une œuvre d'art pour l'art.

La vie est trop brève, pour la perdre, paraît-il, à s'amuser au cliquetis des rimes et aux manifestations de la beauté humaine. Il faut, selon elles, que le spécialiste garde son domaine propre. Le mathématicien doit haïr les beaux-arts, l'homme du scalpel doit fuir l'anthropologie, le littérateur doit éviter les questions de morale pure, le théologien n'a pas le droit de sacrifier aux grâces. Bref, chacun doit rester chez soi.

C'est là un égotisme étroit, antiphilosophique, et anticatholique. Le beau peut rayonner sur toutes les œuvres de l'homme sans en atténuer ni la vérité ni la bonté. Le beau c'est l'éclat du bien dans l'être, c'est ce qui vient le parachever, le parfumer, y mettre ce je ne sais quoi de fini et d'aimable dont a soif notre âme affamée de supra-sensible.

Le beau est nécessaire dans une œuvre si l'on veut qu'elle vive, il est nécessaire dans l'économie de la religion si on ne veut pas la voir s'amoinrir et se mésestimer dans l'esprit des peuples.

Ces idées que j'é mets ici sont bien celles qui découlent du livre splendide, si profond et si simple que vient de publier Mgr Spalding, à la Grafton Press, de New-York.

Pour l'évêque de Péoria, comme pour Taine, le christianisme, c'est bien cette grande paire d'ailes indispensable pour soulever l'homme au-dessus de lui-même. Pour lui

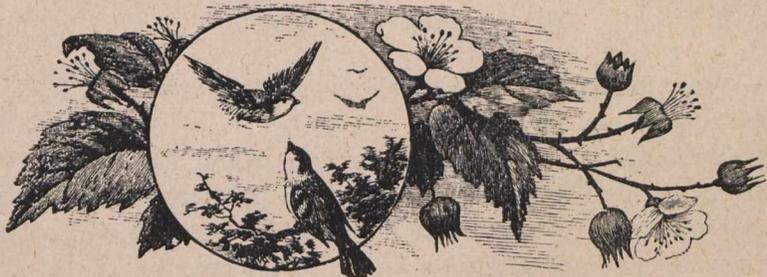
comme pour Hello et John Ruskin, l'art du beau, la véritable poésie, c'est le balbutiement de l'homme qui chassé du paradis terrestre et non arrivé au paradis céleste, célèbre encore et célèbre déjà la beauté perdue. Il est tombé; le lieu de la beauté est fermé pour lui; mais l'exilé trace sur la terre étrangère une exquise de la patrie. Peut-être l'art occupe-t-il dans l'ordre intellectuel la même place que l'espérance dans l'ordre moral.

Écoutons Mgr Spalding lui-même: "quoi qu'en dise une froide et sombre philosophe, la religion est la sœur de la poésie; toutes deux vont au tréfonds des choses, toutes deux contemplant Dieu d'où découle toute beauté. L'imagination et le cœur se rencontrent; celui qui aime est frère de celui qui chante et celui qui croit peut planer sur ses ailes par-dessus la terre, par delà l'infini des cieux."

Le livre de Mgr Spalding, *God and the Soul*, en même temps qu'il apportera un grand charme dans l'esprit de ses lecteurs, amènera aussi grand bien dans leurs âmes et contribuera à dissiper ce préjugé funeste que le bien est l'ennemi du beau. Il montrera que le christianisme traite la faculté poétique comme les autres dons naturels; il la dirige, l'accroît et la consacre. Bien loin de la dessécher, il la préserve de s'aller perdre dans les sables; il la recueille, il en élève incessamment le niveau jusqu'à mêler enfin à ce flot terrestre l'eau de cette source mystérieuse qui jaillit à la vie éternelle.

L'abbé Lelen.





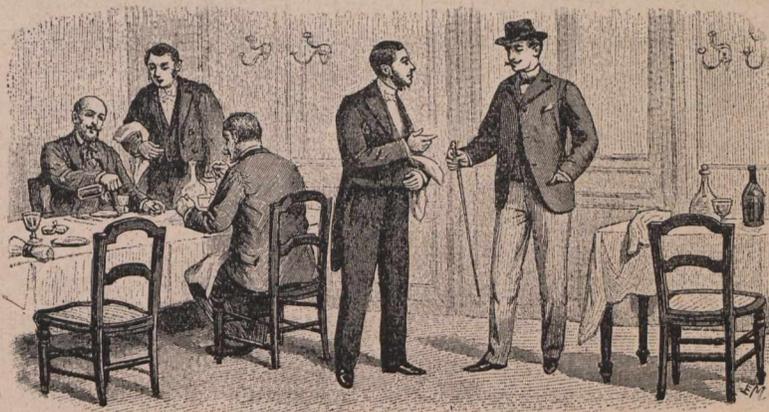
DESILLUSION

Avec trente-deux gravures, par M. MAS.

(Suite)

— Monsieur d'Erizel! s'écria Brigitte.
Son père s'arrêta.

— Comment se fait-il? dit-il, tendant la main à son jeune
ami.



Le colonel est souffrant (page 368).

— Un heureux hasard, répondit celui-ci; je suis un peu
fatigué et souffrant, j'en ai profité pour obtenir un congé,
que je viens passer ici avec un de mes parents, le comte de
Cramans, dont je vous ai déjà parlé.

— Oui, fit Brigitte, ce malheureux jeune homme qui a perdu sa femme?

— Justement. Le médecin m'a conseillé Luchon, et la pensée d'y amener mon cousin, sous le prétexte de me tenir compagnie, mais, en réalité pour le forcer à se distraire un peu, m'a décidé à entreprendre le voyage.

— C'est très bien à vous, dit Brigitte; il faut espérer que vous en serez récompensé par votre rétablissement complet.

— Oh! je ne suis pas bien malade! un peu affaibli seulement par un excès de travail. Et vous, mon colonel, dit Alexis, se tournant vers le vieux militaire, qui ne disait mot et semblait préoccupé, sinon mécontent, comment allez-vous?

— Je vois... que j'ai la guigne et la goutte. Depuis mon arrivée ici, je puis à peine quitter ma chambre. Impossible de sortir, de commencer mon traitement! et ce n'est pas drôle; savez-vous, d'être à trois cents lieues de chez soi, entre quatre murs, sans un visage de connaissance... Si j'avais pu prévoir cela, je ne me serais pas mis en route, je vous en réponde!

— Mais, père, dit doucement Brigitte, puisque vous êtes mieux aujourd'hui! Voyez, vous pouvez descendre et nous nous rendons aux sources. Le médecin dit que vous payez les fatigues du voyage et que, dès que vous aurez pris les eaux, vous en éprouverez du soulagement.

— Et puis, dit Alexis avec une gaîté forcée, si, par malheur, il vous fallait garder encore un peu la chambre, vous aurez toujours l'ennui des trois cents lieues de chez vous et des quatre murs, mais, au moins, vous verrez un de ces visages de connaissance dont vous semblez regretter l'absence; et puis, il doit y avoir des cartes à Luchon... nous nous désennuierons ensemble, mon colonel.

Celui-ci se redressa, un peu inquiet, et fixant sur Alexis son regard impérieux:

— On dirait, ma parole, que vous n'êtes venu à Luchon que pour cela ?

Mais Alexis avait compris la soudaine inquiétude du vieillard en se voyant suivi par lui, si loin. Est-ce que Brigitte ne serait pas en cause ? Il se hâta de le rassurer.

— Je ne puis en bonne conscience m'attribuer ce mérite, dit-il, car je ne l'ai pas. Mon médecin, le docteur Harly, me conseillant des eaux sulfureuses, pour une neurasthénie, m'avait donné le choix entre Bigorre et Luchon ; je vous avoue que j'inclinai pour Bigorre, que j'étais même décidé à y aller, mais, comme je tenais à emmener mon cousin, et qu'à Bigorre il était allé avec sa pauvre femme, un nouveau séjour, loin de le distraire, lui eût ramené de pénibles souvenirs. J'ai donc, sans le lui dire, changé mes projets, et je me suis rabattu sur Luchon.

— A merveille, fit le colonel, qui acceptait sans les discuter toutes les explications qu'on lui donnait, pourvu qu'elles fussent d'accord avec ses vues et ses désirs ; alors, si ce n'est pas votre seul et plein gré qui vous amène ici c'est la Providence, ce qui n'est pas plus mal, et vous m'en voyez enchanté. Je ne serai pas égoïste et je n'entraverai pas vos promenades, mais, le premier jour de pluie, je vous retiens pour un écarté.

— Très volontiers, si je le puis, dit Alexis.

— Vous nous présenterez Monsieur votre parent ? reprit le colonel.

— Je le voudrais, mais depuis son veuvage il est si sauvage ! Je ne sais s'il y consentira. Pourtant, ajouta perfidement Alexis, cela simplifierait beaucoup les choses, car, s'il se refuse, à cause de son deuil, à faire de nouvelles connaissances, comme il est ici pour m'accompagner, je ne pourrais guère le quitter, et nos parties en souffriraient.

Déjà inquiet et contrarié à la pensée de cet obstacle à son délassement favori, le seul capable de lui faire supporter patiemment ses souffrances, le colonel, en oubliant ab-

solument sa préoccupation paternelle qu'avait dissipée la justification d'Alexis, le colonel reprit :

— Son deuil! son deuil! nous n'allons pas l'offenser, son deuil. Il ne s'agit avec nous ni de bal ni de fêtes, ni de réunions mondaines. Faites-le-lui comprendre et amenez-le-moi un de ces jours; soyez tranquille, nous ne l'effarouchons pas, cet inconsolé.

— Oh! non, fit Brigitte; il peut être assuré, au contraire, de toute ma compassion pour son grand malheur, car je me rappelle parfaitement tout ce que vous m'en avez dit de spécial et de touchant.

Alexis quitta les Champacé et retourna près du comte de Cramans. Un peu avant le dîner, alors qu'ils étaient allés ensemble à l'établissement où Alexis devait boire, il dit à Césaire :

— Figurez-vous que j'ai fait tantôt une rencontre: le colonel et Mlle de Champacé.

— Ah! répondit Césaire indifférent, quelles sont ces personnes?

— Ne vous en ai-je jamais parlé? Le colonel est, à Paris, ma plus fréquente, ma plus intime relation. Je vais presque chaque soir faire sa partie. C'est une ressource pour moi, qui n'aime pas le café, qui ne suis d'aucun cercle, que cette maison hospitalière.

— Je le comprends, fit Césaire poliment, et vous le saviez ici?

— Non... c'est-à-dire oui... balbutia Alexis, je savais qu'il allait aux eaux, sans être fixé sur lesquelles... ni sur le moment où il y était arrivé.

Et comme le comte de Cramans se taisait, Alexis poursuivit :

— Les Champacé sont aussi descendus à l'hôtel de France, ce qui, forcément, les mettra souvent sur notre chemin. Si j'osais vous demander, mon cher Césaire, de me permettre de vous présenter à eux?... Oh! ne craignez

point, ajouta-t-il, cela ne vous engagera qu'à un coup de chapeau, mais les termes dans lesquels je suis avec le colonel me font de cette formalité, une obligation, à moins d'impolitesse.

— Mon ami, répondit Césaire, avec une bonne grâce parfaite, je ne suis guère, vous le savez, d'humeur à faire de nouvelles connaissances, mais je ne vous ai pas accompagné ici pour vous être désagréable; présentez-moi donc, si vous le jugez utile, à la famille de Cahmpacé, à condition toutefois de m'autoriser à m'en tenir là. Je me rends trop bien compte que je vous suis une triste ressource pour ne pas être bien aise que vous ayez rencontré ces personnes, plus aptes que moi à vous distraire; seulement vous ne trouverez pas mauvais, j'espère, que je vous laisse seul les fréquenter, ne me sentant pas le courage de suivre le train mondain où, sans doute, elles vous entraîneront.

— Ah! bien oui! le train mondain! pauvres gens! riposta Alexis, deux malheureux aussi, Césaire, pas tant que vous éprouvés, mais un peu comme vous: un malade et une orpheline. Un malade: le colonel, perclus de rhumatismes, veuf depuis quatre ans d'une épouse très aimée, aigri par une carrière qu'il espérait plus belle, par des injustices, des déboires de toute sorte. Une orpheline: Mlle de Champacé, une douce jeune fille, privée de la tendresse d'une mère, garde-malade de ce vieillard qui l'adore, mais qui, rendu exigeant par ses tristesses et ses souffrances, lui fait la vie bien difficile et bien dure. Je vous assure que ce ne sont pas là relations dont pourrait s'effaroucher votre deuil. Mais, du reste, mon cher Césaire, vous n'avez rien à redouter. J'ai dit aux Champacé qu'un de mes parents, récemment et cruellement frappé, m'accompagnait; ce sera une déférence à leur égard que de me laisser vous nommer à eux, ils vous en sauront gré, et ne vous en demanderont pas plus. Ce sont gens discrets, ils ne s'imposeront pas; soyez donc, à ce sujet, bien tranquille.

— Votre parole ne me permet pas de ne point l'être, répondit le comte.

Ils vinrent, comme de coutume, à l'hôtel pour le dîner. Alexis dissimulait mal son impatience. Leur couvert restait mis à la petite table près de l'entrée, choisie le premier jour.

Césaire, naturellement ennemi des longueurs du service et de l'attente, arrivait souvent un peu en retard, et, après la dernière bouchée, se levait et partait. S'il en agissait de même ce jour encore, il ne verrait pas les Champacé, car, — Alexis le savait du domestique, — ils étaient placés à l'angle supérieur de l'appartement, et la seule chance qu'il eût de leur présenter son cousin était une rencontre, en allant à table ou en en sortant.

La crainte de donner des soupçons au comte avait empêché Alexis de le presser de venir dîner; lorsqu'ils arrivèrent, le potage était déjà servi et Alexis aperçut, de loin, la chevelure aux reflets d'or de Brigitte, et la tête blanche du colonel, exact, toujours, comme un militaire. Impuissant qu'il avait été à amener le comte plus tôt à table, Alexis s'ingénia à l'y retenir et, pour cela, s'attarda à éplucher minutieusement et à manger des amandes vertes avec une telle abondance que le comte lui demanda:

— Les amandes fraîches font donc partie de votre régime?

— Non, dit Alexis, mais j'en suis gourmand.

Cet aveu lui coûta peu en face de la coïncidence qu'amenait sa conduite. Il pliait sa serviette lorsqu'il vit le colonel se lever péniblement de table.

Il allait donc passer près d'eux! c'était le grand moment, préparé par Alexis en deux ou trois mois de diplomatie! Il tremblait comme une feuille de bouleau. Pourvu que le colonel soit de bonne humeur et Brigitte bien mise, en beauté!

M. de Champacé marchant lentement, la plupart des

convives avaient déjà quitté la salle lorsqu'il arriva auprès des deux cousins qui, à leur tour, se levaient.

— Ah! fit Alexis, jouant la surprise et s'adressant à Césaire qui, tournant le dos, ne les voyait pas venir, voici les Champacé!

Et s'avancant, il les salua.

— Comment êtes-vous ce soir, mon colonel?

— Un peu mieux, merci.

Et comme l'officier regardait, d'un air d'attente, le comte de Cramans qui restait immobile, Alexis se tourna vers ce dernier.

— Mon colonel, reprit-il, permettez-moi de vous présenter, ainsi qu'à Mlle de Champacé, mon cousin, le comte Césaire de Cramans.

Celui-ci s'approcha, alors. Le désespéré n'avait pas tué en lui l'homme du monde, aux élégantes façons: il s'inclina profondément, et de sa voix très mâle, très douce, absolument charmeuse, il dit au colonel:

— Monsieur, je sais par mon cousin d'Erizel, combien vous êtes aimable et bienveillant pour lui; quel gracieux accueil vous lui réservez dans une intimité qui lui est aussi précieuse qu'agréable, et c'est autant pour moi un plaisir qu'un honneur de faire votre connaissance.

— Monsieur, répliqua le colonel qui savait vivre, vous avez prononcé, le premier, les paroles que je vous eusse adressées, car M. d'Erizel m'a aussi parlé de vous et de vos mérites, vous me permettrez d'ajouter: de vos malheurs, et toute ma sympathie leur est acquise.

M. de Cramans remercia, vivement touché par la délicatesse de cette allusion au deuil qui résumait sa vie, et qu'il se plaisait à voir reconnaître par tous. Il s'échangea encore quelques mots, pendant lesquels Césaire regarda attentivement Brigitte.

Alexis le remarqua avec d'autant plus de plaisir que, comme si elle se fût plu à réaliser son secret désir, jamais

la jeune fille n'avait été plus idéalement jolie que ce jour-là, dans une robe de piqué blanc, dont la teinte mate, si dure au teint, mettait en valeur l'éblouissante pureté du



Laisse-moi donc tranquille.

sien. Un chapeau pareil coiffait la masse auréolée de ses cheveux blonds, un peu décoiffés, ce qui les faisait plus lumineux et plus mousseux encore.

Elle écoutait la conversation sans rien dire, lorsque à la sensation d'un courant d'air venant d'une porte subitement ouverte, son père qui, pour saluer M. de Cramans, s'était découvert d'une légère calotte qu'il gardait ordinairement, et la tenait à la main, voulut la remettre. Il le faisait malhabilement, obligé, par ses douleurs, pour se tenir debout, de s'appuyer sur une chaise qui remplaçait sa seconde canne, et le bras droit trop rhumatisant pour le porter à la tête. Voyant ses efforts, Brigitte, très doucement et silencieusement, aida son père à se recoiffer.

Mais lui, qui dans ce court instant de causerie avec un homme qu'il avait, du premier coup d'œil, jugé supérieur, avait oublié ses maux, étant subitement rappelé, par cette sollicitude, à son impuissance et à son infirmité, en fut si péniblement impressionné et même humilié, qu'il ne put retenir un mouvement de vivacité :

— Laisse-moi donc tranquille, fit-il à Brigitte, avec un regard dur, qu'est-ce que ce zèle intempestif, comme si je n'étais pas capable de me recoiffer, à présent ?

Suivant son habitude, elle ne répondit rien, ses paupières, allongées par ses cils touffus, s'abaissèrent ; sa bouche devint sérieuse, et toute son angélique physionomie revêtit cet air de résignation attristée qui, dans ces cas-là, lui était propre et la rendait si touchante.

Alexis remarqua qu'à ce moment son cousin l'avait regardée et qu'un rapide attendrissement de pitié avait passé sur son visage mobile.

On se sépara.

MM. de Cramans et d'Erizel retournèrent chez eux pendant que le colonel remontait péniblement. Alexis mourait d'envie de savoir l'impression de son cousin sur les Champacé, mais n'osait l'interroger.

Mary Floran.

(A suivre)

L'HOPITAL GENERAL DE ST-BONIFACE ⁽¹⁾

DE LA RIVIERE-ROUGE

(Suite)

1846

“ Qui pourra comprendre la douleur que nous éprouvons de voir ces bonnes gens nous tendre les bras avec une si grande confiance, crier au secours et nous trouver dans l'impuissance de les soulager. La terreur est peinte sur leurs traits, leurs joues sont inondées de larmes, ils nous disent avec un accent plaintif: “ Ma sœur, le docteur n'a plus de remèdes, et vous non plus, qu'allons-nous devenir? il faut donc se résigner à mourir? ”

“ Nous n'épargnons alors aucun soulagement. On imagine tout, en pareille circonstance, et le bon Dieu accorde souvent ce que l'art est impuissant à donner.

“ Pour combler la désolation, Mgr Provencher est seul à porter les secours du saint ministère aux mourants. Nos jeunes missionnaires sont partis pour l'Ile-à-la-Crosse; le révérend père Aubert est à Wabassimong; M. Belcourt, à la Prairie parmi les chasseurs qui sont presque tous malades, et ils souffrent d'autant plus que la misère est grande parmi eux; leur chasse a manqué entièrement. Monseigneur est donc sur pied nuit et jour. Il n'y a que le courage et sa grande charité envers ses chères ouailles qui puissent ainsi le soutenir.”

On a vu précédemment que Mgr Provencher avait pris grand soin de préparer par l'étude les jeunes prêtres qu'il voulait diriger au printemps vers les sauvages de l'Ile-à-la-Crosse,

(1) Voir REVUE CANADIENNE de mars 1902.

bien disposés à recevoir les missionnaires, les demandant même avec instance. Nonobstant l'apparition de la maladie, le saint évêque se résigna bien volontiers à demeurer seul plutôt que de les frustrer dans leur attente.

“ Je suis occupé sans interruption, dit-il dans sa correspondance, à visiter et à administrer les malades, à consoler les familles et à enterrer les morts. Une épidémie s'est déclarée le 8 juillet, le jour même du départ de MM. Taché et Laflèche, et depuis ce jour, elle n'a cessé de moissonner notre jeunesse. J'ai enterré jusqu'à neuf personnes en un seul jour; chose inouïe dans nos annales nécrologiques, et qui jette l'épouvante dans tous les cœurs.”

Dans l'espace de trois semaines, l'évêque de la Rivière-Rouge, resté seul, donna la sépulture ecclésiastique à quatre-vingt-seize personnes. (1)

Tous les jours sans y manquer, reprend sœur Lagrave, il y a service ou grand'messe. La semaine, je suis seule à chanter dans ces divers offices. Notre Mère fait aussi sa bonne part; outre ses grandes occupations, elle rédige les actes mortuaires, ce qui prend une partie de ses journées. (Il n'y a personne ici qui puisse rendre ce service à Monseigneur.)

Les sauvages infidèles, hostiles même aux missionnaires, reçoivent les mêmes soins des sœurs qui pénètrent jusqu'à eux plus facilement que le prêtre.

Durant l'épidémie sœur Lagrave est bien accueillie par des Sauteurs, campés à un mille et demi de l'église. Elle a la consolation de baptiser à l'insu des parents, plusieurs petits enfants qui meurent presque aussitôt. Elle rencontre néanmoins bien des obstacles à son zèle. Elle exprime ses regrets dans sa correspondance.

“ Priez bien pour les pauvres sauvages, mais surtout pour les Sauteurs qui sont en ne peut plus endurcis. Les rapports fréquents qu'ils ont avec les blancs leur deviennent funestes. La maladie fait de terribles ravages chez ces infidèles. Un

(1) Mgr Taché, “Vingt années de missions dans le Nord-Ouest”, page 13.

trop petit nombre demandent le baptême. J'ai été, il y a quelques jours, dans un de leurs camps, visiter les malades : je trouvais dans une loge une fille de 20 ans et deux enfants en bas âge qui se mouraient. J'employai tous les moyens possibles pour amener la jeune fille à la connaissance de notre sainte religion, et à désirer le baptême, mais j'y perdis mon temps ; elle daignait à peine répondre aux questions que je lui faisais. J'eus l'espérance alors, de procurer aux deux petits la grâce que leur sœur refusait ; je m'adressai à leur père, il me répondit brusquement, avec humeur. (Il avait déjà perdu deux enfants.) J'aurais obtenu cependant son consentement à laisser baptiser ceux-ci, mais sa malheureuse femme s'y opposa formellement.

“ Je ne me rebutai pas cependant et voulus revenir, mais la porte de la loge me fut interdite par un feu allumé que je ne pouvais pas franchir. Mon cœur était navré de douleur, de n'avoir pu ouvrir la ciel au moins à ces deux innocentes victimes.”

Sœur Lagrave s'était acquis parmi le bon peuple, une réputation d'habileté si grande au chevet des malades, qu'elle obtint la confiance de l'autorité compétente du pays. On n'hésitait point à livrer par son ordre ou par un billet écrit de sa main, les liqueurs fortes demandées, quoiqu'elles fussent sévèrement prohibées par tout le district.

Un si grand nombre de malades attiraient presque toute la petite communauté en dehors. Les devoirs domestiques indispensables retenaient cependant quelques-unes des sœurs au dedans ; celles-ci avaient également leur part au dévouement actuel.

Un jeune Canadien (Maclure), partant pour un voyage éloigné, avait laissé à l'évêque une Sauteuse qu'il avait épousée, afin que les sœurs la préparassent à la réception des sacrements d'Eucharistie et de Confirmation. Atteinte de la maladie pestilentielle, elle tomba presque aussitôt en putréfaction. En dépit de la plus vigilante propreté et des précautions sans nombre, l'odeur infecte qui s'échappait de ses plaies remplissait toute la maison ; cela seul n'était pas un petit mérite

pour les domiciliés en nombre multiple. Cette pauvre victime mourut dans les sentiments de la plus chrétienne résignation.

“ Je suis le Seigneur qui fortifie au jour de l'affliction, a dit l'Éternel par son prophète, (1) c'est moi qui délivre ceux qui espèrent en moi.”

Vers la fin de juillet le révérend père Aubert arrive de sa mission de Wabassimong. Il s'empresse d'offrir ses services au vénérable évêque.

Pareillement, M. Belcourt est inquiet au camp des chasseurs. Il sait que Mgr Provencher est seul.

Profitant de la cessation assez sensible du fléau chez ses gens, il se met en route et arrive à Saint-Boniface le 2 août.

Sous le poids de l'affliction, le bon pasteur épanche son âme dans celle de ses fils bien chers. Comme le patriarche Jacob, il pleure Joseph, cette tendre jeunesse qu'il a vue dévorée par une maladie cruelle... il est triste... Il n'a plus qu'à descendre dans la tombe. Mais non! le ciel devient serein.

L'ange exterminateur a remis son épée dans le fourreau. Le bon peuple de la Rivière-Rouge reprend courage et l'auguste vieillard vivra pour étendre de plus en plus, à l'aide de nouveaux ouvriers évangéliques, le signe de Dieu. Le 5 septembre, le révérend père F.-X. Bermond, oblat, vient mettre au service de ses missions ses talents distingués, et une énergie d'apôtre. Arrivé de France l'année précédente, il s'est dévoué avec zèle, au Canada, à l'œuvre des chantiers.

(1) Nahum, 1-7.

* * *

(A suivre)



A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

La paix.—Les conditions.—Réjouissances en Angleterre.—Conséquences politiques.—Le cabinet Salisbury.—Le couronnement du roi.—En France.—L'élection du président de la Chambre.—M. Deschane.—M. Léon Bourgeois.—La démission de M. Waldeck-Rousseau.—Le cabinet Combes.—Un triste incident.—François Coppée et la *Patrie Française*.—Jules Lemaitre.—Au Canada.

Enfin, elle est conclue cette paix depuis si longtemps attendue et espérée. Elle a été signée le 31 mai par les délégués boers et lord Milner. Il importe de confier cette pièce historique aux pages de la *Revue Canadienne*. Voici le texte des articles de ce traité :

“ Art. 1. — Les troupes burghers en campagne déposeront immédiatement leurs armes, remettront tous leurs canons, tous les fusils et toutes les munitions de guerre qu'elles possèdent ou sur lesquels elles ont autorité, et cesseront d'opposer plus longtemps résistance à l'autorité de Sa Majesté le roi Edouard VII, qu'elles reconnaissent comme leur souverain de droit.

“ La forme et les détails de cette reddition seront définis par un arrangement entre lord Kitchener et le commandant général Botha, le commandant général en second Delarey et le commandant en chef DeWet.

“ Art. 2. — Tous les burghers combattants qui se trouvent en dehors des frontières du Transvaal et de la colonie du fleuve d'Orange, et tous les prisonniers de guerre qui se trouvent à présent hors du sud de l'Afrique et qui sont des burghers seront, après avoir dûment déclaré qu'ils acceptent la qualité de sujets de S. M. Edouard VII, ramenés progressivement dans leurs foyers, aussitôt qu'on pourra leur fournir des transports et leur assurer des moyens de subsistance.

“ Art. 3. — Les burghers qui se seront ainsi rendus et qui seront ainsi revenus ne seront privés ni de leur liberté personnelle ni de leurs biens. (Applaudissements.)

“ Art. 4. — Aucun procès, soit civil, soit criminel, ne sera intenté contre qui que ce soit des burghers qui se seront rendus et qui sont revenus, à l’occasion de quelque acte que ce soit, résultant de la poursuite de la guerre.

“ Le bénéfice du présent article ne s’étendra pas à certains actes qui ont été notifiés aux généraux boers par le commandant en chef et qui seront jugés par un conseil de guerre immédiatement après la clôture des hostilités.

“ Art. 5. — La langue hollandaise sera enseignée dans les écoles publiques du Transvaal et de la colonie du fleuve Orange, là où les parents des enfants le désireront. Son emploi sera permis dans les tribunaux lorsque cela sera nécessaire pour que l’administration de la justice soit meilleure et plus efficace.

Art. 6. — La possession de fusils sera autorisée dans le Transvaal et dans la colonie du fleuve Orange pour les personnes qui en ont besoin pour leur protection; mais elles devront se munir d’une licence, conformément à la loi.

“ Art. 7. — L’administration militaire du Transvaal et de la colonie du fleuve Orange sera, à la date la plus prochaine possible, remplacée par un gouvernement civil, et aussitôt que les circonstances le permettront, on introduira des institutions représentatives, préparant l’autonomie.

“ Art. 8. — La question de donner des droits électoraux aux indigènes ne sera tranchée qu’après l’introduction de l’autonomie.

“ Art. 9. — Aucun impôt spécial ne frappera la propriété foncière au Transvaal et dans la colonie du fleuve Orange pour couvrir les frais de la guerre.

“ Art. 10. — Aussitôt que la situation le permettra, une commission, dans laquelle les habitants du lieu seront représentés, sera nommée dans chaque district du Transvaal et de la colonie du fleuve Orange, sous la présidence d'un magistrat ou d'un autre fonctionnaire, dans le but d'aider à rétablir la population dans ses foyers et de fournir à ceux qui, par suite des pertes causées par la guerre, seront dans l'impossibilité de s'en procurer, les aliments, l'abri et les quantités nécessaires de semences, de cheptels et d'instruments, etc., indispensables pour la reprise de leurs occupations normales.

“ Le gouvernement de Sa Majesté mettra à la disposition de ces commissions une somme de trois millions de livres sterling, dans le but ci-dessus mentionné, et il permettra que tous les billets émis conformément à la loi numéro 1 de 1900 de la République sud-africaine et tous les reçus donnés par les officiers combattant des ex-républicains ou sous leurs ordres soient présentés à une commission judiciaire que nommera le gouvernement. Si cette commission judiciaire trouve que ces billets et ces reçus ont été dûment délivrés en échange de contre-parties sérieuses, ils seront admis par les commissions désignées précédemment comme titres établissant les pertes de guerre subies par les personnes auxquelles ils ont été primitivement délivrés.

“ Outre la subvention gratuite de trois millions de livres sterling ci-dessus mentionnée, le gouvernement de Sa Majesté sera disposé à faire dans le même but, à titre de prêt, des avances qui ne seront pas frappées d'intérêts pendant deux ans, et qui ensuite seront remboursables après une certaine période d'années avec 3% d'intérêt.”

* * *

Ainsi donc la guerre d'Afrique est terminée. Elle aurait depuis deux ans et demi. C'est la plus formidable

que l'Angleterre ait eu à soutenir depuis un siècle. C'est celle qui a exigé le plus grand effort qu'elle ait fait depuis son duel avec Napoléon.

La nouvelle de la paix a été accueillie à Londres avec un grand enthousiasme. Dans la Chambre des Communes la lecture du traité faite par M. Balfour a été saluée par des applaudissements unanimes. Il est évident qu'on en avait assez de cette guerre africaine et que l'opinion publique soupirait après le dénouement. Il était connu que le Roi désirait ardemment voir la paix conclue pour son couronnement. Et le peuple faisait écho à ce vœu du souverain.

Les conditions obtenues par l'Orange et le Transvaal sont assez bonnes. Les deux républiques perdent leur indépendance, mais elles vont avoir des gouvernements autonomes à courte échéance, et avec des législatures de leur choix, les burghers pourront arriver à un régime semblable à celui dont nous jouissons ici.

Leur lutte héroïque leur a valu l'admiration du monde, à commencer par celle des Anglais. Il faut noter cette particularité que dans la Grande-Bretagne le sentiment public est beaucoup plus sympathique aux Boërs que lors du début de la guerre.

Quelles seront les suites de ce grand événement, au point de vue politique? Nous croyons que le ministère actuel n'en retirera guère de bénéfice. Au contraire, il nous paraît que la fin de la guerre va donner à l'opposition plus de cohésion, et enlever au cabinet, à M. Chamberlain en particulier, un terrain très propice. Tant que le drapeau était engagé, la fierté anglaise ne pouvait souffrir rien qui ressemblât à une reculade, ou à un désaveu des hommes qui personnifiaient le pays. Mais à présent, c'est une autre affaire. La critique va pouvoir se donner carrière sans s'exposer à ce qu'on lui crie: vous êtes antipatriotique. Nous lisons dans une dépêche de Londres:

“Le parti libéral à la Chambre des Communes, a l'intention de demander une enquête complète, minutieuse et immédiate sur toute la guerre, enquête qui a été promise à plusieurs reprises depuis deux ans, par le gouvernement.”

Voilà déjà que l'attaque se dessine. L'opposition est débarrassée de cette fin de non-recevoir perpétuelle: vous faites le jeu de l'ennemi. L'ennemi a posé les armes, et maintenant le parti libéral peut dire au gouvernement: rendez vos comptes.

Le cabinet Salisbury a une forte majorité, mais cette majorité est parfois rétive et se dérobe à la direction ministérielle. Après le couronnement, on affirme que lord Salisbury va se retirer. Et la question de son remplacement va provoquer peut-être des tiraillements. Nous ne serions pas surpris si la fin de la guerre, événement très heureux pour l'Angleterre, marquait le commencement de la décadence pour le puissant ministère qui dirige les affaires britanniques depuis 1895.

Avec la paix, le couronnement est la grande affaire du jour en Angleterre. Les fêtes s'annoncent comme devant être grandioses. Cependant, la santé du roi a récemment inspiré des inquiétudes. Il a pris un refroidissement et les médecins ont semblé quelque peu alarmés. Heureusement, les nouvelles sont bientôt devenues plus rassurantes. Et il y a lieu d'espérer que Sa Majesté sera en état de supporter les longues et fatigantes cérémonies qui sont de rigueur en cette solennelle occasion. (1)

Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer ici un regret. Quel dommage que la formule odieuse du serment royal n'ait pas été abolie ou radicalement modifiée. Nous

(1) Nous étions trop optimiste. Presque à la veille du couronnement, les médecins ont constaté que le roi était atteint d'une péricéphalite dangereuse. Il a dû subir une grave opération. Les fêtes et les cérémonies du couronnement ont été contremandées. Et maintenant, dans tout l'Empire britannique, on attend avec angoisse le dénouement. Du fond du cœur, au nom de la “Revue Canadienne” nous disons : Dieu sauve le Roi.”

savons bien que cette formule, la formule que nous avons dénoncée ici même, n'est pas celle du couronnement. Le serment du couronnement n'a rien d'injurieux pour nos croyances. C'est celui de l'avènement qui est offensant pour les catholiques, et celui-là a été prêté l'année dernière. Mais ce serait une profonde satisfaction pour nous que de savoir que dorénavant ce souvenir des mauvais jours est effacé des statuts anglais.

* * *

En France, les chambres se sont réunies le 17 juin. Et le premier vote de la nouvelle assemblée sortie du scrutin des 11 et 27 mai a montré combien le résultat des élections a été mauvais. Nous avons exprimé, dans notre dernière chronique, l'opinion que M. Deschanel serait réélu facilement président de la chambre des députés. Nous nous étions trompé. M. Deschanel a été battu. Dans la législature précédente, il avait obtenu jusqu'à quatre-vingts voix de majorité. Sans doute il avait alors pour adversaire M. Brisson, homme peu sympathique, tandis que cette fois son compétiteur était M. Léon Bourgeois, dont les qualités personnelles, les talents et le prestige sont indéniables. M. Bourgeois a été élu par trente-six voix de majorité. Il serait puéril de se dissimuler que ce vote constitue un fâcheux symptôme. M. Deschanel appartient au parti publicain modéré, au parti progressiste. Ce parti est donc battu en sa personne. Pour obtenir ce résultat les gauches radicales ont mis en ligne leur meilleur homme et sacrifié M. Brisson. Mais il paraît que M. Brisson lui-même eût été élu. C'est du moins l'opinion de l'*Univers* qui commente longuement cette élection. Son article mérite d'être cité copieusement :

“ Infortuné M. Brisson!... Il était élu!... ”

“ De grâce, ne cherchons plus à nous tromper! Les charmes personnels, d'ailleurs surfaits, de M. Bourgeois,

ont pu lui amener un renfort de quatre ou cinq suffrages. Mais l'élection avait revêtu un caractère nettement politique; il s'agissait d'indiquer l'orientation, c'était bien convenu. Hésiterions-nous à le dire, si M. Deschanel avait gagné la bataille? Reconnaissons-le donc, la Chambre vient, par son premier vote, de crier: — A gauche!... Voilà ce que signifie l'élection de M. Bourgeois.

“ Nous le savons, les jacobins, la menace à la bouche, ont exercé une pression impudente. M. Ranc, tenant le langage d'un vrai maître-chanteur, disait hier matin dans le *Radical*: “ Le scrutin secret n'est jamais si secret que cela, et il y a des petites canailleries qui se payent.” Mais si, en leur faisant peur, on mène où l'on veut, même quand le vote reste anonyme, les soixante opportunistes dont les sectaires ont besoin, à plus forte raison faut-il prévoir leur obéissance dans les scrutins publics. Et la consolation est maigre, de pouvoir se dire que cette majorité de gauche compte, parmi ses fidèles, des membres qui aimeraient mieux se tenir de l'autre côté. Qu'importe, s'ils n'en demeurent pas moins, obstinément, avec les sectaires? Le résultat est le même, et le résultat, c'est tout.

“ Donc, nous avons une mauvaise Chambre. Elle sera secondée par un Sénat encore plus mauvais, qui lui résistera peut-être sur le terrain social, mais qui la poussera volontiers, au contraire, lorsqu'il s'agira de politique et de religion. Pour contenir le Parlement, nous n'avons que M. Loubet, c'est-à-dire à peu près rien. M. le président de la République est sincère quand il parle d'apaisement et de concorde. Il aurait été fort aise de pouvoir former un ministère de conciliation. Mais le courage n'est pas du tout son fait; on a eu le temps et les occasions de s'en rendre compte. Et constituer un cabinet de détente, alors que la Chambre paraît vouloir continuer la guerre avec l'approbation du Sénat, non, M. Loubet ne s'y risquera point.

“Cependant, il ne faut jamais désespérer, même d’une assemblée parlementaire. Celle de 1893, après avoir soutenu ardemment M. Léon Bourgeois, maintint, deux années durant, sa pleine confiance à M. Méline. Il n’est pas impossible que la Chambre de 1902 nous donne le spectacle d’un même revirement. Mais c’est bien peu probable, et selon toutes les prévisions, nous devons nous attendre à passer une mauvaise législature.

“A l’œuvre! Utilisons ces quatre années pour réparer nos fautes et préparer l’avenir. Travaillons à la lumière de l’expérience. Ne récriminons pas; on a cru bien faire: soyons tous d’accord à le proclamer. Seulement, reconnaissons que le bloc antiministériel n’a point réussi, et qu’il faut donc s’y prendre d’une autre façon.”

On voit que le grand journal catholique ne donne pas une note très optimiste. “La Vérité française,” par la plume de M. Arthur Loth, exprime une opinion analogue.

Comme M. Deschanel était le candidat des progressistes, il est intéressant de savoir ce que dit leur organe *La République*. Voici quelques-uns des commentaires de ce journal:

“M. Bourgeois a été élu président de la Chambre par une majorité de 36 voix. Qu’est-ce que cela prouve? Qu’il n’a pas pu retrouver, après un maximum d’efforts, la majorité qu’avait M. Waldeck dans la dernière Chambre. Celle-ci variait entre 60 et 80 voix; ôtez 36; le reste représente notre bénéfice. C’est irréfutable.

“Pour constituer un ministère dans de telles conditions, sous la férule toujours levée des révolutionnaires et en face d’une minorité qui comprend à peu près la moitié de la Chambre, on ne trouvera pas un homme politique sérieux.

“On se verra forcé de s’adresser à de ces personnalités “récentes” qui n’ont aucune réputation à perdre et ne reculent devant aucune difficulté pour l’honneur d’être ministres. On y a déjà songé, paraît-il.

“ Il reste à savoir si M. le président de la République sera de cet avis. Jusqu'à présent, il a marqué des intentions tout à fait différentes. Rien, dans le scrutin d'hier, ne nous paraît de nature à le faire changer d'opinion. Au contraire.”

Ce que prévoyait la *République* est arrivé avec la constitution du ministère Combes dont nous parlerons plus loin.

Est-on curieux maintenant de connaître l'avis de deux vaincus du 11 mai, de deux publicistes retentissants, de MM. Drumont et Cassagnac? Voici ce que le premier écrit dans la *Libre Parole*:

“ Jamais législature ne s'ouvrit au milieu d'une plus complète confusion. L'échec de Deschanel, sans doute, révèle quelles seront les tendances générales. Je crois, cependant, que ceux qui essayent d'indiquer d'avance la façon dont s'opérera le groupement, et la manière dont les partis se classeront, savent parfaitement qu'ils se livrent à un travail inutile et propre tout au plus à amuser une minute les badauds.

“ Ce qui rendra terriblement dangereuse la Chambre nouvelle c'est qu'en fait la plupart des députés de la majorité manquent absolument de passions et songent uniquement à leur intérêt.”

De son côté M. de Cassagnac publie dans l'*Autorité* un article où nous relevons ce passage:

“ Quoi qu'il en soit, M. Loubet est en fâcheuse posture.

“ Il avait parlé de paix, et la Chambre répond par une élection de guerre.

“ Il eût été mieux avisé de se taire; car il est toujours risible de prendre des airs de souverain quand, d'après la Constitution, on n'est qu'un valet, et de prétendre diriger, quand on est réduit à suivre.

“ Par file à gauche, marche!

“ Ce début de la nouvelle Chambre est significatif.

“ Il marque nettement que cette législature sera encore plus sectaire, plus haineuse, plus malfaisante que l'autre.”

La résultante de tout cet ensemble d'opinions c'est que la situation politique est mauvaise en France, et que les catholiques doivent s'attendre à de nouvelles épreuves.

Lorsque l'élection présidentielle a eu lieu, il n'y avait plus de ministère. Conformément aux rumeurs qui circulaient depuis quelques semaines, M. Waldeck-Rousseau avait donné sa démission. Se drapant noblement dans l'attitude d'un sauveur satisfait de son œuvre, il a réclamé le droit au repos. Riche, dilettante, très blasé, il avait bien des raisons de pré érer la vie qu'il menait avant son entrée aux affaires, à celle qu'il a menée depuis trois ans. Mais sa raison principale c'est sans contredit son désir de s'élever au premier poste de l'Etat, et de succéder à M. Loubet.

L'élection du président de la Chambre avait mis M. Bourgeois plus que jamais en évidence. On a pensé que les suffrages des députés le désignaient au président comme le premier ministre de la circonstance. Ce ne sera pas un hors-d'œuvre que d'esquisser ici rapidement la carrière de cet homme politique. M. Léon Bourgeois est né à Paris en 1851. Docteur en droit, lisons-nous dans un journal français, il entra dans l'administration et fut successivement secrétaire général de la Marne, sous-préfet de Reims, préfet du Tarn, secrétaire général de la préfecture de la Seine, préfet de la Haute-Garonne et préfet de police. Châlons-sur-Marne, où il avait commencé sa carrière, l'envoya à la Chambre en 1888; un an plus tard, il était, avec M. Floquet, sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur; en 1890, après la chute de M. Constans, il acceptait le portefeuille de l'intérieur, qu'il échangeait pour celui de l'instruction publique dans les cabinet Freycinet et Loubet. M. Ribot lui confia dans le cabinet qu'il présidait le portefeuille de la justice et, lorsque le jeu des combinaisons

politiques amena au pouvoir en 1895 un ministère radical, la présidence du conseil échet à M. Bourgeois avec l'intérieur d'abord, puis les affaires étrangères. M. Bourgeois fut enfin ministre de l'instruction publique dans le cabinet Brisson. Et en 1899, il représenta la France au Congrès de la Haye et s'acquitta dans cette occasion un grand prestige. On peut le peindre en trois mots: c'est un sectaire intelligent et qui a des formes.

M. Bourgeois a décliné, pour le moment, l'honneur de redevenir premier ministre. Et c'est un homme de troisième ordre, M. Combes, sénateur, qui a été choisi. M. Combes, qui a porté la soutane, est un type accompli du renégat. C'est un mangeur de religieux, un fanatique. Voici la liste du cabinet qu'il a formé: Combes, ministre de l'Intérieur; Delcassé, ministre des Affaires étrangères; Roumier, ministre des Finances; Chaumié, ministre de l'Instruction publique; André, ministre de la Guerre; Pellétan, ministre de la Marine; Trouillot, ministre du Commerce; Mougeot, ministre de l'Agriculture; Maruejols, ministre des Travaux Publics; Doumergue, ministre des Colonies. Ce cabinet est peut-être pire que celui qui l'a précédé, et ce n'est pas peu dire. Il va accentuer l'œuvre de la persécution contre les congrégations religieuses, et porter le dernier coup à la liberté d'enseignement.

* * *

Depuis que les élections sont terminées, la Ligue de la Patrie française a fait parler d'elle d'une façon bien fâcheuse. M. François Coppée, le sympathique auteur de la *Bonne Souffrance*, a donné sa démission de président d'honneur de cette ligue. Et la raison de sa retraite, c'est que ses convictions catholiques offusquaient quelques-uns des membres importants de l'association. Voici la lettre que l'éminent écrivain a adressée à M. Jules Lemaître, président actif de la Ligue:

“ Paris, 23 mai.

“ Mon cher ami,

“ Depuis quelque temps, je m'étais aperçu que mes croyances religieuses et la façon très nette et très énergique dont je les affirme semblaient être un inconvénient aux yeux de quelques-uns des membres influents de la Patrie Française. Or, mercredi dernier, veille du jour où un certain nombre de députés, à qui la Ligue a prêté son concours pendant les élections, devaient se rassembler, pour la première fois, dans nos bureaux, afin de former un groupe parlementaire, vous-même m'avez prévenu que ma seule présence dans cette réunion serait considérée comme un danger par quelques-uns de nos amis qu'épouvante, bien à tort, selon moi, le reproche absurde de cléricanisme.

“ Tel n'est pas votre avis personnel, je le sais. Vous êtes moins prudent et plus libéral, et vous laissez à M. Homais la ridicule terreur du “ spectre noir.” Mais il m'est impossible, vous le comprenez, de rester plus longtemps président d'honneur d'une compagnie qui me bannit de ses conseils, et je me hâte de vous donner ma démission.

“ Depuis trois ans que je combats à vos côtés pour obtenir une République purifiée et meilleure, une France plus fière et plus libre, j'ai pris l'habitude de faire des sacrifices, et je ne m'étonne pas aujourd'hui d'être si mal récompensé de mes efforts, qui furent tout à fait désintéressés, j'ose le dire, et qui n'ont peut-être pas été inutiles.

“ Ah! que nous sommes loin de nos débuts, quand la Ligue ouvrait largement ses bras à tous les bons Français! Que nous sommes loin de ces belles réunions que nous présidions ensemble et dans lesquelles, vous vous en souvenez, j'ai si souvent confessé ma croyance, aux applaudissements des véritables amis de la liberté de penser!

“ Je me retire donc. J'emporte un trésor d'estime et d'admiration pour vos vertus civiques et votre incomparable talent d'orateur et d'écrivain; je garde aussi un bien cher souvenir à ceux de nos jeunes amis qui m'entourèrent d'un affectueux respect. Mais je constate définitivement que mon caractère est incompatible avec la vie politique et ses basses combinaisons.

“ Je resterai un patriote isolé, me réservant de dire et d'écrire mon opinion sur les événements et les hommes publics, et conservant le ferme espoir que, tôt ou tard, les bons citoyens, parmi lesquels vous êtes au premier rang, mettront un terme à l'anarchie parlementaire dont souffre si cruellement notre malheureux pays.

“ Je vous serre bien affectueusement les mains.

“ FRANCOIS COPPÉE.”

M. Jules Lemaitre a répondu comme suit à M. Coppée:

“ Paris, 23 mai 1902.

“ Mon cher ami,

“ Votre lettre me désole et, si je ne sentais que votre décision est irrévocable, je vous supplierais de rester. Mais je sais combien, dans ces derniers temps, vous avez eu à montrer déjà de patience, de douceur et d'abnégation, et je conçois toute la force des scrupules qui vous déterminent aujourd'hui.

“ La *Patrie Française* est entrée, — il le fallait bien — dans la phase parlementaire. L'intérêt des idées qu'elle défend, exige qu'elle accorde beaucoup aux prudences, fussent-elles excessives, d'un grand nombre de ses amis. Elle défendra d'autant mieux nos libertés qu'elle ne pourra être suspecte de le faire au nom d'une foi confessionnelle.

“ Il me reste à vous dire, mon cher ami, combien je suis peiné de l'interruption d'un compagnonnage qui m'a été si doux. Je sais mieux que personne tout ce que vous a dû la *Patrie Française* dans la période la plus agitée et probablement la plus belle de son existence, et je vous prie de croire à ma reconnaissance, à ma fidèle amitié, à mon admiration et, j'ajoute, à mon respect.

“ JULES LEMAITRE.”

Cet épisode a produit une douloureuse impression dans les rangs catholiques et dans les milieux conservateurs. Beaucoup de membres de la ligue ont donné leur démission, à la suite de M. Coppée. Et plusieurs journaux ont publié des articles très sévères. M. Lemaitre a essayé

d'atténuer le mauvais effet de cet incident en publiant une déclaration où il affirme que le programme de la ligue n'est pas changé, qu'elle veut continuer à lutter pour la liberté et la concorde. Mais il n'a pu réussir à rassurer l'opinion conservatrice, et il a été fort maltraité personnellement. M. Paul de Cassagnac lui a décoché un article de sa façon d'où nous extrayons ce passage :

“ En résumé, ce que nous offre aujourd'hui M. Jules Lemaître, ne vaut pas mieux que ce que nous avons.

“ Avec lui, avec les amis qu'il subit et dont il est devenu l'otage, la France tyrannisée, violentée, ne serait pas plus libre qu'avec les parlementaires, de pratiquer sa foi et de disposer de ses destinées.

“ M. Jules Lemaître peut rengâiner ses prétentions de guide, de directeur, de meneur en avant.

“ Pour cela, il eût fallu ce qu'il n'a pas décidément : des principes et du caractère.

“ Car, c'est s'en montrer totalement bien dénué que d'abandonner, sur les premières sommations de quelques sectaires; la belle, la rayonnante universalité patriotique et nationale, en vue du groupement d'une misérable petite faction parlementaire.

“ Le culte de la liberté est décidément un culte en plein air, sans autre voûte que le ciel, avec tous les hommes de bonne volonté comme fidèles.

“ Malheur à ceux qui le désertent, pour s'enfermer dans une petite chapelle avec quelques sectaires ! ”

M. Jules Lemaître est certainement animé d'excellentes intentions, mais il n'aurait jamais dû permettre que quelques sectaires mal déguisés, fourvoyés dans les rangs de la ligue, en éliminassent un homme comme M. Coppée. *La Patrie Française* a été vivement critiquée par des journaux comme *l'Univers*, *la Vérité Française*, *le Gaulois*, *la Libre Parole*, et beaucoup d'autres. Par contre M. Coppée a reçu de nombreux témoignages de respect et d'admiration. Nous relevons entre cent celui de M. René Doumic :

“ Alors que la conscience française subissait une éclipse, lui écrit le distingué critique, vous avez élevé votre protestation d'honnête homme. Vous avez rallié plusieurs de ceux qui aiment leur pays, et qui ont horreur de la trahison. Vous vous êtes jeté dans la lutte avec votre enthousiasme de poète. Vous n'aviez rien à y gagner; vous y perdiez votre repos, vous y exposiez une santé déjà chancelante. Partout où vous êtes allé, vous avez conquis toutes les sympathies par la franchise de votre attitude et la bonhomie de votre éloquence cordiale.

“ Aucun de ceux qui vous ont entendu n'oubliera la chaleur de votre accent et la générosité de votre langage.

“ Quant à moi, je me réjouis de n'appartenir ni au Parlement ni à aucun groupe politique, pour conserver le droit d'envoyer mon modeste salut à celui qui, dans une heure de crise nationale, a fait si vaillamment son devoir, et donné un si grand exemple.”

C'est avec une tristesse réelle que nous signalons cet avortement de la *Patrie Française*, dont nous avons salué les débuts avec un sincère enthousiasme, dans la *Revue Canadienne*.

* * *

Au Canada, la politique chôme complètement. Le seul événement un peu saillant des dernières semaines a été la réunion des délégués des Chambres de Commerce, à Toronto. Les courants impérialistes et antiimpérialistes s'y sont heurtés, sur la question de la contribution à la défense de l'empire. Une motion favorable, dans une certaine mesure, à cette idée a été adoptée par une majorité de huit voix, due, paraît-il, à l'absence de plusieurs délégués. Comme impression générale les antiimpérialistes ont remporté l'avantage. Leurs arguments dans la discussion n'ont pas été réfutés.

Thomas Chapais.

Québec, 20 juin 1902.